19e ANNÉE — T. 38 N° 860 — 5 DÉCEMBRE 1937

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS
PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS.
ABONNEMENTS : France un an : 35 fr.
Étranger; un an : 40 ou 43 fr. selon les pays.
BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIII°
(Chèques postaux : Maison de la Bonne Presse, Paris, Cie N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

L'OUBLI DE DIEU

Une léthargie religieuse semble envahir la France, et cet assoupissement profond diminue son amour de la vérité, affaiblit sa vertu. L'idée de Dieu s'éloigne progressivement de la vie nationale tandis que les individualités, agissant sous l'aiguillon du caprice ou à l'abandon du hasard, rétrécissent banalement leur horizon au domaine qu'elles habitent, aux capitaux qu'elles exploitent, aux plaisirs dont elles s'étourdissent. « Sevrés des espoirs de la promesse », combien demeurent dans un isolement du surnaturel d'autant plus déplorable qu'ils n'en soupçonnent pas le malheur ! Voilà la grande ruine qui doit attirer l'attention, éveiller la sympathie et susciter des secours. Car s'il est douloureux de voir tant d'âmes se perdre sans remords, ni même conscience de leur égarement ; s'il est pénible de constater que nombre d'autres, oublieuses de leur dignité, qui est de craindre Dieu et d'exécuter ses ordres, tournoient dans le vide et s'abattent sur les idées vulgaires comme les hirondelles éperdues rasent le sol sous l'orage, il ne l'est pas moins d'assister à l'enlisement d'une nation dans l'indifférence à l'heure surtout où se règlent ses destins. N'est-ce pas aux peuples fidèles que Dieu a promis l'abondance de la paix ? Quels que soient les efforts de nos diplomates pour consacrer par des traités avantageux les succès de nos armes, l'avertissement redoutable de l'Ecriture plane au-dessus de l'activité de tous : « Quand on bâtit d'un côté et que l'on détruit de l'autre, où est le gain ? » C'est donc témoigner encore du patriotisme que de signaler avec émoi le danger et de suggérer les remèdes qui l'écarteront ou en atténueront le dommage. Or, nous croyons que la rénovation chrétienne de la France se fera par la famille ; de même que nous accusons la famille d'être la complice, sinon la cause, de l'impiété croissante ; puisque « les croyances qui la dirigent gouvernent, avec la même efficacité, les communes, les provinces et l'Etat », ceux-ci subissent pareillement le contre-coup de son apathie ou de son hostilité religieuse... Il faut restaurer l'éducation familiale si l'on veut raviver en France la vérité et la vertu.

[30. 1. 1919.]

Mgr GRENTE.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de S. Exc. Mgr Grente successeur de Pierre de Nolhac

Mgr GRENTE, ayant été élu par l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. PIERRE DE NOLHAC, y est allé prendre séance le jeudi 25 novembre et a prononcé le discours suivant :

Discours de S. Exc. Mgr Grente

MESSIEURS,

L'usage, le devoir, et non moins le bon sens, inspirent à vos élus de commencer leur discours par un hommage d'humilité et de gratitude. Bossuet se déclara anxieux devant un auditoire où « l'érudition égalait la politesse »; Lamartine s'excusa d'offrir à ses confrères « un nom qui leur empruntait tout et leur rendait trop peu »... Que de modèles! Simplement, avec ferveur, je vous remercie, et je vous exprimerais, de même, ma confusion de votre amitié indulgente si ma personne ne s'effaçait dans la splendeur de l'Eglise, qui m'introduit seule en votre compagnie.

Je n'oublie pas — quelle affectueuse reconnaissance s'y oppose! — que vous possédez, depuis vingt ans, un de ses fils, à qui sa valeur et sa renommée mondiale permettent d'être une de vos fiertés, tandis que sa haute conscience s'apaise de la vénération et des dignités qu'il recueille pour ne les devoir qu'à son mérite. Mais vous avez voulu qu'un membre de cet épiscopat français dont le patriotisme, la sagesse et le dévouement demeurent une des forces de notre pays — et combien sont plus dignes de le représenter! — reçût de votre bienveillance la mission d'être le garant de votre mémoire. L'Académie se souvient et se félicite de son fondateur, ce cardinal de Richelieu appelé par Louis XIII « le plus grand serviteur de la France », et elle sait que le prestige de Bossuet, Fénelon, Fléchier, Massillon, Lacordaire, Dupanloup... concourt à sa gloire.

L'honneur de franchir votre seuil et de fréquenter ceux qui perpétuent aujourd'hui, par leurs œuvres, leurs services et leurs victoires, la tradition de l'Académie d'être une des majestés de la France, s'accroît de la faveur de succéder à Pierre de Nolhac.

PIERRE DE NOLHAC

Jeunesse et études.

Ame délicate et ardente, dressée vers les sommets sans négliger de prendre avec douceur la mesure des choses terrestres, il a vécu dans la familiarité de nobles idées et de grandes institutions : Rome et Versailles, l'humanisme, l'histoire, l'art, et constamment la poésie ont charmé ses jours, illustré ses livres d'images somptueuses et de brillants souvenirs. En même temps qu'il s'imprégnait de la culture antique, le sentiment chrétien a jailli de son cœur. Sa discrète personne va revenir, un instant, parmi vous, escortée des ombres célèbres, mais si diverses, que d'un geste courtois il réunissait par cette présentation spirituelle : « Mes belles relations ».

« Je voudrais, écrivait-il, que dans son discours à l'Académie, l'héritier de mon fauteuil eût un sourire pour la petite ville d'Ambert où je suis né. » Et M. de Nolhac de la décrire jolie et sonore du « chant de ses toits rouges », « caressée » par la Dore, au « nom si pur », au « flot si limpide que les arbres ont plaisir à s'y mirer ».

Il n'y fit, pourtant, que naître, à la mi-décembre 1859, d'une famille vellave de notaires, anoblie sous Louis XIV. Ce passé honorable ne l'enorgueillit jamais : « Heureux d'avoir de la naissance, il ne l'était pas moins, selon le mot de La Bruyère, d'être tel qu'on ne s'informait plus s'il en avait », sûr de donner à son nom le lustre définitif. Gentiment il plaisantait soit sur une aïeule qui lui fredonnait en cachette les couplets séditieux de Béranger, et avait hérité outre quelques porcelaines de Voltaire plusieurs de ses préventions, soit sur son grand-père, maire et sous-préfet d'autant plus souple envers les différents régimes que les convulsions parisiennes, en se propageant, arrivaient à Ambert amorties. On admettra ma préférence pour le Nolhac, curé d'Avignon après la suppression de la Compagnie de Jésus; précipité, pendant la Terreur, de la haute tour de la Glacière, avec 78 notables, il les exhorta, jusqu'au dernier souffle, à la mort des martyrs.

L'enfance de votre confrère, Messieurs, s'écoula en cette Auvergne dont il comparait les lignes douces à la grâce des monts Euganéens, et qu'il célébrait en rimes bruissantes. C'est son père, inspecteur des domaines, qui, nommé au Puy, l'amena dans « notre Assise, notre Sienne », où les ruelles et les escaliers grimpent à l'assaut de la cathédrale et du rocher Corneille, que couronne l'ocre statue de Notre-Dame de France.

Après ses débuts scolaires chez les Frères de Saint-Jean-Baptiste de La Salle, une autre promotion paternelle le conduit au lycée de Rodez. Il y achève ses études, laborieux, fluet avec les boucles abondantes de ses cheveux châtains et ses yeux d'azur. Déjà se dessine l'homme serviable : les soirs où sa classe peinera sur une version latine, les élèves, qui ont musé dans les rues, arriveront à 6 heures devant ses fenêtres, d'où, magnanime, il leur distribuera sa traduction.

Il parcourt, à la bibliothèque municipale, des centaines de livres que les programmes ignorent, et la poésie commence à l'émouvoir. Son premier protecteur fut le bibliothécaire, qui lui procura, tout jeune, la griserie de l'impression. Le croiriez-vous, Messieurs? Pierre de Nolhac se proclamait alors « violemment romantique ». Sa conversion au Parnasse surgira-t-elle d'un épisode qui enfiévra le lycée? A cette époque où Rodez préparait secrètement pour Paris son très aimé cardinal, s'y ralluma la querelle d'*Hernani*. Nolhac reçut mandat d'exprimer à Victor Hugo non seulement l'admiration

de ses camarades, mais « le mépris » dont la classe de rhétorique accablait Boileau définitivement. Hélas! plusieurs semaines, les élèves nerveux attendirent, en vain, un des autographes que le maître prodiguait. Toutefois, votre confrère ne « renia » point le romantisme par rancune contre le rejet de son manifeste; tandis qu'il suivait, à la Faculté de Clermont, les cours de licence, il se vantait d'avoir « éreinté Corneille » et martelait intrépidement ce vers sacrilège, qui dut exciter ses remords :

Racine est du pathos et Pascal de la frime.

A la Sorbonne et à l'Ecole des hautes études de le compter maintenant parmi leurs étudiants assidus. Il s'attache aux travaux de l'érudition sous la tutelle d'un grand helléniste, Edouard Tournier, sans que sa curiosité se borne à la critique des textes. Volontiers le monde reçoit ce jeune homme distingué et malicieux. Aussi complète-t-il agréablement sa culture chez Leconte de Lisle et Heredia, auxquels il lit ses poèmes, et le second l'encourage avec son habituelle obligeance. Il profite, de même, dans le salon de Mme Juliette Adam et celui d'Alphonse Daudet dont la bonne grâce savait affermir les incertains, ou railler, pour la guérir, une suffisance prématurée.

Nolhac devisait encore de poésie avec plusieurs compagnons d'études, surtout avec un ami noblement doué lui-même, Frédéric Plessis. Leurs promenades en vacances sur les puys d'Auvergne, ou le long de la route de Villars, « un bâton à la main, dans la poche un Virgile », « tous deux cueillant en fleur leur jeune saison », comme s'ils ressuscitaient la fraternité littéraire de la Pléiade, renouvelleront, d'année en année, l'allégresse de leurs entretiens.

Mais voici la fascination de Rome sur l'esprit et le cœur de M. de Nolhac. Tournier lui déclare que faute d'établir quelque catalogue, son séjour à l'Ecole française sera un gaspillage. Renan, au contraire, lui glisse que si de lire, à vingt ans, des manuscrits grecs est un motif de bonheur, d'autres richesses susciteront, en Italie, son enthousiasme. De fait, il ne se contentera pas de fureter dans les recoins des archives, et se laissera prendre à la féerie romaine.

Terre de grâce et de clarté,
Un enfant t'est venu de France,
Qui te demandait la science,
Tu lui révélas la beauté.

Il se consacre aux auteurs de la Renaissance, médite une histoire de l'humanisme, parcourt les bibliothèques, triomphe des oppositions, décide les appuis. Venise, Mantoue, Florence, Bologne..., s'émerveillent de sa pétulance et de son opiniâtreté; on le croit dans la péninsule ou en Sicile, quand il est à Munich ou à Oxford, en Hollande, en Espagne, partout où ce sourcier d'avant la mode pressent un trésor; mais la Vaticane et la bibliothèque Orsini le verront le plus régulier, réjoui et glorieux.

A la Vaticane, peu lui importe que les tapis verts datent de Mabillon; il la préférerait moins avarement éclairée d'une seule fenêtre, que Mommsen s'adjuge. Il peut songer plutôt que tant de livres et de manuscrits, chrétiens ou classiques, accumulés par l'Eglise depuis Nicolas V et Sixte IV, pour attirer à Rome « les savants grecs et latins » et favoriser « leurs études, leurs services et leur renommée », prouvent que l'Eglise ne cesse de s'intéresser à l'enrichissement de l'esprit humain, comme, tout proche, à la basilique de Saint-Pierre et dans la cellule du Pape, elle est un foyer de lumière et de charité, dont le rayonnement apparaît, sur l'agitation et le désarroi universels, la suprême force morale.

Entre les bibliothécaires secourables au chercheur, pendant qu'il dépouillait les lettres adressées à l'imprimeur vénitien Alde Manuce, un des plus compétents et des plus affables fut Mgr Ratti, devenu, pour la gloire de l'Eglise, S. S. Pie XI. Durant ma dernière audience, le Saint-Père m'a autorisé à dire que le souvenir de M. de Nolhac lui demeure fort agréable. Il me loua sa distinction, sa culture, égrena quelques anecdotes sur leurs communes explorations de l'Ambrosienne et sa visite à Versailles, dont le conservateur du château lui fit les honneurs; puis Sa Sainteté établit des comparaisons avec le poète italien Manzoni et notre Léopold Delisle, qu'elle évoqua chaleureusement.

Le jour où l'on inaugurait à Milan la statue de Pie XI, M. de Nolhac célébra « le confrère bienveillant, à qui beaucoup avaient voué une affection respectueuse, bien avant que ses lumières fussent réservées au gouvernement de l'Eglise », et il exalta cette Ambrosienne « considérée en Europe comme un des plus nobles sanctuaires de la pensée ».

Tandis que l'élève de l'Ecole française amassait des notes sur la Renaissance, on s'inquiétait à Paris de son application irrégulière, j'entends hors de la tradition. Le xve et le xvie siècle! était-ce assez sérieux? Avec le personnage du *Monde où l'on s'ennuie* on se scandalisait que ce fût presque amusant : chargé du mémoire sur les travaux de l'année, le rapporteur consignait que Nolhac se « livrait à des études fantaisistes ».

Paris peut le gronder ; il est devenu célèbre. Après avoir découvert, à la Nationale, huit lettres et un portrait inédit de Joachim du Bellay, il a l'extraordinaire fortune de trouver, à la Vaticane, par une induction méthodique, avec trois manuscrits autographes de Pétrarque, le texte de son fameux *Canzoniere*, et, dans la bibliothèque de Fulvio Orsini (ce bibliophile attaché à la *librairie* des cardinaux Farnèse), plusieurs inédits de Boccace et d'Erasme.

Rentré à Paris se défendre, il rapporte une gerbe de souvenirs heureux. Car, en ses parcours entre le palais Farnèse et les places Novone et Rusticucci, où, premier élève marié de l'Ecole, il habita, M. de Nolhac restituait aux paysages et aux monuments leur histoire. Le palais Salviati, quand il passe, recommence d'être le palais de Nevers, séjour de Pigalle et de Houdon, de Fragonard et de David, et sans regarder seulement en artiste la campagne romaine :

Le jour mourait ; les voix se taisaient une à une,
L'ombre restait légère au flanc des monts latins ;

il voit

La plaine triomphale, aux vallons ondulés,
Semer d'illustres noms les sites désolés.

L'Ecole des Hautes Etudes le revendique. C'est là, Messieurs, que je le fréquentai. Il avait affiché un cours sur *Pétrarque et le pétrarquisme*. Or, l'abbé Paquier, le futur curé de Chaillot, songeait à sa thèse sur Jérôme Aléandre, comme je m'occupais de Jean Bertaut, deux pétrarquisants : nous fûmes attirés par l'annonce, et seuls. Au lycée de Rodez, où l'on fêtait son élection, lorsqu'il revit les chaires imposantes de ses anciennes classes, votre confrère remarqua : « Je n'en ai jamais eu d'aussi respectables. » Il s'asseyait, en effet, près de nous et débutait familièrement. Dès la troisième conférence,

nous constations qu'il s'agirait de disciples secondaires de Pétrarque, sans profit immédiat pour nos travaux ; mais quel avantage de prendre des leçons de rigueur scientifique et de savoir comment un maître fertilise un sujet menu ! Puis le professeur nous remerciait de notre régularité toujours unique et nous avions l'agrément de le reconduire en variant l'itinéraire. Quelle chatoyante conversation ! Histoire des églises et des monuments, impressions d'art, rapprochements entre Paris et Rome, des vers à la traversée, une verve constante, une pointe sur les Romains d'antan et d'hier... pouvions-nous prévoir que j'évoquerais ici le pittoresque de ces trajets ? Je suis heureux de témoigner ma fidélité à mon ancien maître, comme je le fus de ses assurances qu'elle lui demeurait sympathique.

Son œuvre.

SON GOÛT DE L'HUMANISME

Les contraintes du discours ne doivent pas laisser croire que M. de Nolhac répartit successivement ses besognes et ses volumes. Il s'attardait encore avec Pétrarque ou Erasme pendant sa métamorphose de Versailles ; il poursuivit simultanément ses études d'histoire et de peinture et siégea dans nombre de comités ou accomplit des missions en Italie, en Pologne et en Allemagne sans préjudice de ses stations aux bibliothèques et aux musées. Le repos, pour lui, n'était qu'une application différente. Il nous prévient qu'il a « examiné seulement les marges de quelques milliers de livres » : d'autres s'en vanteraient ; il s'en excuse.

L'humanisme ouvrit ses voies. Non qu'il en fût l'initiateur, puisque ce mouvement préluda au XIV[e] siècle avec Pétrarque et atteignit son apogée à la Renaissance avec Dorat, les Estienne, Ronsard, Amyot et leurs satellites, mais il en restera le parrain. Le premier, il risqua ce vocable, à vingt-trois ans, dans la *Revue critique* et par plusieurs campagnes lui assura la durée.

Mais il n'encerclait pas l'humanisme dans une pratique farouche du passé, comme si la mort des Grecs et des Romains eût figé le monde ; il professait que leur culte était aussi utile à l'épanouissement de notre esprit qu'au bon renom de la France. Rien ne l'irritait plus que d'entendre claironner la domination impérieuse des sports et il s'inquiétait de surprendre, chez des jeunes, indifférence, sinon mésestime, pour l'effort intellectuel des siècles, tant il appréciait l'ascendant des écrivains qui favorisèrent la civilisation !

> Virgile, ce n'est pas pour descendre aux enfers
> Que je saisis ta main....
> Tes vers ont un écho dans le secret des âmes.

Sans repousser les exigences des chartistes, il adopte la méthode de Pétrarque, dont la poésie allégea le savoir. Dans les maîtres de la Renaissance, il montre non des érudits minés par la fièvre pindarique, non des ambitieux grisés d'amour-propre autant que de fierté nationale, mais, d'après leurs bibliothèques, leurs annotations des livres et leur correspondance, indices de leur caractère et de leurs passions, les représentants de l'humanité, qui, fidèle à des prédilections foncières, accroît, en le variant, son patrimoine d'art et de science.

> Tu me semblais plus grand qu'aucun roi de la terre !

Cette apostrophe suffirait à nous convaincre de son goût pour Pétrarque. Est-ce que son nom n'est pas rivé dorénavant au destin du grand poète ?

L'avant-courrier de la Renaissance, le « premier homme moderne », s'apparente aux âges ultérieurs par ses aspirations, la curiosité et l'élégance de son esprit. Enthousiaste des anciens, poète épique et lyrique, polémiste, historien et géographe, moraliste, ce touche-à-tout de grande allure s'intéressait aussi aux sciences et à la vie des végétaux. Pour le fêter au Capitole, les principautés d'Italie suspendent leurs querelles ; Papes et empereurs sollicitent ses avis ; le même jour, des envoyés du roi de France et de la Sorbonne lui offrent le « vert laurier ». Cette gloire, qu'il ambitionna dès sa jeunesse, ne l'enivre pas. Après des sautes orageuses, il regarde avec mélancolie « ... le fleuve qui porte aux mers les pleurs des hommes », et demande à un ami de « prier pour que ses pensées vagabondes se fixent au seul bien, au seul vrai, le seul immuable ».

La Renaissance s'éprit de Pétrarque parce qu'il pénétra mieux que Dante l'antiquité latine, mais c'est vers le poète dont « un amour triste et fier emplissait la pensée », qu'un tourbillon emporta les imaginations et les cœurs. Sa mélodie caressante et sa subtilité à peindre les nuances de la passion éblouirent des esprits enclins à la préciosité. Imitateurs et plagiaires accaparèrent de préférence son afféterie et ses recettes.

M. de Nolhac éconduit les dévots compromettants. Lorsqu'il rédige l'épigraphe destinée à sa maison, il inscrit bien : « Ici, Pétrarque a fait Laure immortelle », mais il ajoute : « Et rendu au monde le trésor des lettres antiques. » Telle est la solidité de sa gloire. C'est qu'en déchiffrant ses réflexions marginales, il l'avait découvert hanté de pensées littéraires, patriotiques et religieuses. De quelle altitude Pétrarque dominait ainsi le recueil de ses stances balancées !

> C'est par tes vers d'amour que tu vis parmi nous ;
> Mais moi, prêtant l'oreille aux échos de ta gloire,
> J'aurai ton vrai visage inscrit dans la mémoire,
> Et je saurai mieux dire aux hommes, désormais,
> Ce qui te fait si grand et pourquoi je t'aimais.

Cette affection, M. de Nolhac veut nous l'insuffler, car Pétrarque est, à son jugement, une des influences suzeraines de notre culture. On conçoit qu'émerveillée de cet hommage, la ville d'Arezzo ait essayé d'acquitter la dette de son fils en décernant à votre confrère le titre de citoyen d'honneur.

Il avait aussi un penchant pour Erasme, son « vieux maître », son « incomparable ami ». Sur la forêt touffue du XVI[e] siècle, quel éclair que l'œuvre de l'homme qui accable d'une impertinence universelle ses contemporains, et auquel ceux-ci, par politique ou par peur, prodiguent leur encens ! Bourgeois et princes, prélats et théologiens, surtout les balourds et les fats, il daube chacun avec autant d'astuce que de fougue, car, expert aux égratignures, il l'est plus encore aux plaies malignes. Familier du paradoxe, il élude savamment les invites de l'orthodoxie et de la Réforme. Elles conjecturent sa conquête quand il n'est partisan que de lui-même. Un Pape médite sa réclusion ; un autre lui offre la pourpre, qu'il écarte. Il meurt pieusement, sans se demander si son carquois de brocards, même orné des grelots de la Folie, ne pèsera pas devant le souverain Juge.

M. de Nolhac l'admire. Comme il souriait d'entendre comparer son profitl à celui de Ronsard, il s'amuse que l'abbé Bremond questionne : « Que nous prépare Erasme ? » La dédicace de l'*Eloge de la Folie* à saint Thomas More lui paraît savoureuse. N'invente-t-il pas la visite du Hollandais au chan-

celier d'Angleterre pour lui lire son manuscrit ? Aisément, on imaginerait une facétie de jeunesse lorsqu'il assimile la gaieté ruisselante d'Erasme à la bière, fraîche et mousseuse, qui gicle des tonnes de Louvain ; mais il n'a rien modifié en limant son poème dans la sérénité de ses derniers mois. Les motifs de son indulgence, c'est qu'il aime l'humour ; puis Erasme appartenait à l'humanisme par son attachement aux lettres latines et grecques en un temps qui ne les prisait guère ; tous les deux enfin sont passionnés de l'Italie. Alors que sa foi eût blamé tel sarcasme, il distinguait l'Eglise de ses gens, et se rassurait par cette restriction, sinueuse jusque dans le style : « Erasme n'étant peut-être pas en mesure d'être parfaitement équitable dans ses jugements sur Rome. »

Nous comprenons mieux sa sympathie pour Joachim du Bellay, si proche de son talent et de sa nature, quoiqu'il s'attriste de ses aigreurs :

> Rome, dont tu souffrais, je ne regrette qu'elle ;
> Ma jeunesse est là-bas, près du Tibre latin.

Mais son culte se concentre sur Ronsard : livres, sonnets, conférences, activité aux fêtes du IVe centenaire, quel dévouement de disciple ! Où est le dédain de Malherbe et de Boileau, et la jalousie qui, durant sa morne vieillesse, fit expier au chef de la Pléiade la gloire d'avoir été, à vingt-cinq ans, l'idole de la cour et de l'Europe et sacré « notre Homère » ! M. de Nolhac retrace sa prestigieuse influence au sortir des vaines *Chambres de rhétorique*, après la mièvrerie de Scève ou la joliesse de Marot. C'était soudain la pleine mer, les brises du large. Aussi, pour la hardiesse de ses innovations et l'éloquence de ses poèmes, en dépit de ses obscurités volontaires, il lui assigne une des stalles maîtresses de notre littérature et rend tous nos poètes ses débiteurs.

L'ANIMATEUR DE VERSAILLES

La Providence réservait à ce savant une aventure imprévue. Elle fit de lui un homme d'action et l'animateur de Versailles. Ni le parc ni le château n'avaient alors les fervents qui s'y empressent de nos jours. La province et l'étranger s'y promenaient sans atténuer la disgrâce de leur abandon. A l'Institut catholique, nous y allions, résignés, les jours de congé pluvieux. Les batailles romancées provoquaient moins d'extase que de lassitude ; l'afflux des connétables, maréchaux et princes en série, si honorables qu'ils fussent, rappelait, de loin, cette galerie des évêques de Séez, qu'exécuta, soixante à la fois, le même entrepreneur.

Dans son livre fort attrayant, *la Résurrection de Versailles*, rempli de silhouettes et d'anecdotes, M. de Nolhac a spirituellement fixé la genèse de la restauration. Si l'on éliminait anachronisme et laideurs, le passé surgirait, de nouveau, avec éclat, et la France « demanderait à Versailles des raisons de mieux estimer ses serviteurs ». Pour réaliser ce dessein, il faut bannir les préjugés personnels et les concessions à la routine. Meubles, tableaux, tapisseries, doivent reparaître si exacts que les reconnaîtraient les assidus de la cour. Mais que d'oppositions à vaincre ! Celle des habitudes — un fonctionnaire avait transformé en cuisine l'appartement de la reine, — celles de l'opinion et de la presse et — je m'excuse de le noter — celle de l'administration. Les premières, M. de Nolhac les combattit en soldat ; l'officielle, il sut la tourner en ne lui réclamant pas de subsides. Avec le concours de collaborateurs, particulièrement de son condisciple et ami M. André Pératé, il chercha des Mécènes, reçut des legs, économisa les frais généraux jusqu'à la cire des frotteurs, fit d'heureuses acquisitions et s'appuya sur la Société des *Amis de Versailles*. Les Beaux-Arts lui laissèrent libre champ, de peur qu'il n'introduisît ses requêtes dans le dédale des budgets rectificatifs.

Fidèle à ses méthodes, il contrôle les attributions et retrouve, en des greniers inabordables, des meubles et des girandoles, des toiles de Rigaud, de Nattier et de Largillière. Tout réintègre sa place sous une impulsion souveraine : « Loin du pouvoir central, avoue-t-il, je me sens le maître. » Louis XIV revenu persiste à ne pas vouloir attendre. Mais Versailles a recouvré son enchantement ; il attire la foule et les rois ; il inspire les artistes, les poètes, et d'excellents. Musset ne redirait plus :

> Je sais trop ce qui vous chagrine,
> Ce sont les vers qu'on vous a faits.

Quand Pierre de Nolhac arriva de province pour l'exposition de 1878, il s'était écrié : « A Paris, ce qu'il y a de plus beau, c'est Versailles ! » La boutade se muait en conviction, car il voyait ici exaltée la discipline de notre esprit et une image de la France. « Le royaume se mire en son ouvrage » ; « la démocratie apprend, pour son profit, à respecter ce qu'elle continue ». Par des articles, des conférences et des volumes, il justifie la transfiguration du palais et des jardins. Une édition luxueuse, illustrée de gravures et de bois, raconte l'épopée en prose de Versailles. S'il félicite Louis XIV d'avoir voulu que la magnificence symbolisât son règne, depuis la *Cour de marbre* jusqu'à la chapelle où Mansart termina ses révérences au roi par une génuflexion devant Dieu, il excuse Louis-Philippe de ses erreurs de goût parce qu'il préserva de la ruine le château en y établissant un musée.

L'importance de ses travaux, M. de Nolhac nous la révèle : « Mes livres sur la cour s'oublieront, mon œuvre de réorganisation restera. » Sa dernière lettre, inachevée, remercia la municipalité de Versailles : « Attaché à cette ville par les meilleurs souvenirs de ma vie, il m'est doux de n'y être pas oublié. » Puisque l'une des rues d'accès au château porte son nom, il apparaîtra, comme autrefois, l'introducteur des visiteurs d'élite.

TRAVAUX HISTORIQUES

A reconstituer le vrai décor où les personnalités évoluèrent, la tentation devait lui venir de les étudier elles-mêmes. Lorsqu'il y succomba, il gémit cependant : « Quelle déchéance pour un philologue ! »

Il attribuait son goût initial de l'histoire au cadeau d'un Frère des Ecoles chrétiennes. Celui-ci avait agi de confiance : un livre de Lamartine, l'auteur des *Méditations*, pouvait-on mieux choisir ? Et il lui offrit les trois volumes de l'*Histoire des Girondins*.

M. de Nolhac discernait les périls d'un genre où excellent des maîtres dont l'Académie s'honore, — comment n'aurais-je pas aujourd'hui motif et joie particulière à le remarquer ? Mais, outre des dispositions naturelles, sa préparation le seconderait, car le programme de Fustel de Coulanges : « Une vie d'analyse pour une heure de synthèse », convenait à ses études, à son contrôle des documents, à son renom de probité.

Dans ses chroniques pas plus d'apologie que de réquisitoire ; chez ses héros nul maquillage. S'il leur concède quelques faiblesses et raconte tranquil-

lement leurs erreurs, c'est qu'il sait les hommes fragiles et la politique tributaire de leurs passions. Il connaît si bien la société dont il narre les plaisirs et les vicissitudes, qu'on croit la fréquenter en sa compagnie. Voici qu'il sort des appartements du roi ; il était au grand couvert, au jeu de la reine, au bal de la Dauphine, chez les filles de Louis XV ; il quitte la Galerie des glaces pour nous communiquer les dits et gestes de Mme de Pompadour, ou nous initier au complot de quelques dames de haute lignée, mais de flexible conscience.

Louis XV et Marie Leckinska, Louis XVI et Marie-Antoinette, la famille royale, les favorites et les ministres raniment en plusieurs de ses livres leurs attitudes, leurs passions et leurs menées ; mais trois figures se détachent : Louis XV, la marquise et Marie-Antoinette.

Il s'est, à leur égard, efforcé d'être juste, et pour être juste d'être exact, laissant la vérité poser ses ombres sans surcharge de noirceur. Autour des grands personnages de l'histoire, les passions politiques accumulent, par étourderie ou malveillance, les traits perfides, les légendes venimeuses, les calomnies. M. de Nolhac repousse les libelles et se dégage du convenu. Il examine les actes, précise les circonstances, se fait une opinion personnelle. Trop loyal pour taire les fautes ou l'inconduite, il est trop avisé pour ne voir qu'elles et ne pas mettre aussi en lumière les qualités et les services. Ses jugements sur Louis XV sont modérés et rien n'est plus nuancé, ni plus respectueux devant la douleur, que son étude sur Marie-Antoinette.

> Mon cœur n'a pas été troublé
> De complaisance ni de haine.
> Fille des empereurs, ô reine,
> De toi j'ai librement parlé.

Comme le buste de l'infortunée princesse ne quittait pas la place d'honneur en son cabinet de travail, il retoucha plusieurs fois son esquisse : peu de jours avant sa mort, il corrigeait les épreuves d'une nouvelle édition.

On a dit que ses œuvres historiques ressemblent parfois à des romans ; mais la réalité n'est-elle pas souvent plus pathétique que la fiction ? Puisqu'il avait la manière stendhalienne de tirer des faits une forte impression d'ensemble, devait-il supprimer leur agrément pour paraître grave et s'enliser dans le commentaire ?

CRITIQUE D'ART

Versailles fit aussi de lui un critique d'art. Ce n'est pas, cependant, du jour où il apposa différemment leurs toiles qu'il s'occupa des peintres. Dès 1885, à Rome, il appréciait une exposition de bois sculptés ; puis il s'attachait aux miniatures des éditions de Virgile et de Pétrarque, à l'art italien et à diverses collections. Versailles aiguisa seulement son attrait.

De là, ses travaux sur les architectes et sculpteurs et sur l'Ecole française du XVIIIe siècle ; de là, cette fresque colorée des Boucher, Fragonard, Nattier, La Tour, Vigée-Lebrun, Hubert-Robert, qu'il a brossée avec sûreté de compréhension, comme s'il eût été assidu de leurs ateliers et confident de leur génie ; de là, cette synthèse de notre peinture, qui offre assez d'élasticité dans sa conclusion pour rendre hommage aux deux directives de notre art national : l'individualisme, mainteneur de son originalité, et le sens de l'ordre, rebelle aux excès d'écart.

Il faudrait, Messieurs, feuilleter encore devant vous d'autres livres, tels ses *Contes philosophiques* où il a, disait-il, « débridé, sur ses vieux jours, une assez folle fantaisie ». Assez folle, en effet, car l'Académie, la *Revue des Deux Mondes*, la Société des Nations... — Dieu me garde de dresser la liste ! On voit qu'il s'égaie, mais on observe aussi qu'il savait pourfendre.

LE POÈTE

Ce n'est pas lui qui répéterait ce mot inattendu d'un poète : « *L'Iliade* et *l'Odyssée* me paraissent des jeux d'enfants, comparés à la découverte du carré de l'hypoténuse. » Bien plutôt n'a-t-il cessé de dire à ses intimes, particulièrement à son filial secrétaire, M. Christian Melchior-Bonnet, qu'il était poète d'abord et sacrifierait ses travaux sur la Renaissance, l'histoire et l'art, pourvu qu'on lui adjugeât la flamme sacrée. Quand il publia *Ronsard et l'humanisme*, ne voulait-il pas ajouter à son nom la qualité de poète français ? Seule l'en dissuada la crainte d'amoindrir le plaidoyer de cette grande cause.

Il a prouvé, d'ailleurs, sa vocation poétique depuis ses essais de lycéen et sa dissertation de baccalauréat traitée en vers, jusqu'aux strophes de ses dernières semaines, crayonnées durant ses insomnies, et que déchiffrait la sagacité affectueuse d'un visiteur matinal. C'est son enthousiasme pour la poésie qui donne à sa vie et à son œuvre l'unité. Les personnalités littéraires, historiques, artistiques, qu'il étudia reparaissent dans ses poèmes, ainsi que ses pensées intimes, ses joies, ses épreuves et son invincible espérance.

Ah ! Dieu veuille accorder à la jeunesse ce présent royal d'un tel amour de la poésie ! Et qu'on ne soit plus, envers les poètes, aussi parcimonieux d'égards et de secours ! Passe que des pères et des mères prudents détournent leurs fils des *pêcheries de lune* pour des prébendes assurées, choix classique depuis l'émoi de la famille Despréaux ; mais quelle conspiration et de la foule indifférente ou moqueuse et des journaux qui souvent réduisent les vers au remplissage, et des revues qui leur accordent une place chétive, et des éditeurs qui accueillent glacialement un rouleau de stances et lui préfèrent encore la vie des saints !

La fréquentation des poètes latins ou italiens et l'admiration de la Pléiade l'incitèrent à porter les couleurs de Virgile, de Pétrarque et de Ronsard. Ses strophes ont une douceur de cadence et une précision de forme qui ajoutent à leur clarté. L'imagination et la raison s'y équilibrent. En pièces courtes il résume une époque, analyse un personnage, fixe un horizon.

Bien qu'il incline pour le sonnet, son allure varie ; il a le sens de la mesure et du rebondissement, la dextérité dans les coupes sans fanatisme d'hémistiches réguliers, ou de rimes savantes ; sur la fin de sa vie, il se renouvelle avec deux stances de quatre vers. A ce moment où ses forces physiques subissaient d'inguérissables blessures, il parut mieux inspiré, plus émouvant ; la soixantaine, qui rida le génie de Lamartine et de Victor Hugo, le révéla en possession de grandes pensées, de belles formes.

Jugez, Messieurs, par le soin de ses refontes successives, son respect de son art et de notre langue, son désir de perfection. Comme s'il eût, de sa main nerveuse, modelé la phrase, il soulignait d'un geste sa dictée, en essayant ses variantes. Soumis aux consignes du Parnasse, il accepte le rythme de quatre siècles : puisqu'un virtuose fait jaillir de l'orgue des accents inconnus, pourquoi ne pas exploiter d'autres ressources du vers ? Aussi semonçait-il toute émancipation prosodique. Mais orien-

tées, en général, vers plus de fluidité et de résonnance, ses corrections l'amenèrent à pétrir quelquefois sa glaise jusqu'à la fatiguer. « Les délicats sont malheureux », certifiait La Fontaine ; M. de Nolhac endura cette épreuve. L'en blâmera-t-on quand cette pensée le guida toujours : « C'est peut-être le dernier de mes poèmes ; finissons en beauté. »

L'homme et le chrétien.

Je ne suivrai pas, comme au sillage sur les flots, les grands courants de son âme. *Poèmes de France et d'Italie*, *Stances romaines*, *Images françaises*, *Testament d'un latin*, *Vers pour la patrie*, *Stances de l'hiver*... ces titres limpides les signalent.

Devant « l'ombre du soir, pareille au flot des mers montantes », « près de la vague qui reluit à peine — aux souffles de l'heure incertaine », quand « les minces peupliers frissonnent », qu'un « filet d'eau caché se plaint à mi-voix, et que « sort des champs, des combes et des roches », des forêts et des bruyères,

> Le chœur intermittent des belles nuits d'été,

M. de Nolhac tressaille sincèrement, jamais mieux qu'en présence des paysages d'Auvergne ou d'Italie. Mistral apercevait la Grèce en ses rives de Provence ; lui rapproche des sites italiens son pays natal :

> Sur ces côtes Adriatiques,
> Ce sont mes vieux rocs basaltiques
> Qui de nouveau m'ont accueilli...

Il aime à parcourir les plateaux resplendissants de ces genêts qui animent la lave sombre et le granit austère de Volvic, à errer entre les ruines des donjons, à prier dans les églises trapues, à se rendre au pèlerinage de Roncières où la messe se célèbre sous les chênes ; mais il est fier que le pays de son origine, de ses alliances et de ses amitiés soit une terre féconde en prouesses, en grands hommes et en chefs-d'œuvre. De même, Ostie et le Palatin, les lacs de Némi et de Garde, l'or de la lumière, la douceur du climat, l'ivresse des parfums qu'il saisissait en Italie avec un frémissement suraigu, renforcent leur séduction par la majesté de leurs souvenirs. L'*Homo additus naturae*, le site agrandi par la présence de l'homme, n'est-ce pas une caractéristique de ses odes ?

> O Sicile, pays de rêve,
> Beau jardin des fleurs du passé...

Dans le théâtre désert de Syracuse il repère le siège de Platon, ranime le drame conté par Thucydide, et songe qu' « au fond de la rade » les matelots d'Alcibiade, « casqués d'airain, dorment encore ».

Quoiqu'il admire l'antiquité, il discerne ses limites morales et cherche ailleurs les élévations spirituelles qu'elle ignora. Son expérience lui montre que si « la douleur creuse dans la chair de l'homme un sillon conquérant », tout « captif de la maladie peut briser son entrave » par une acceptation méritoire, de prolongement éternel.

Loin d'envisager la mort sous les traits du hideux fantôme dont les imagiers tracassent les humains, il exclut autant le courroux de Chénier que la désinvolture de Baudelaire. C'est en chrétien qu'il la juge, non une plongée dans l'abîme, mais une ascension vers Dieu, après que nous aurons jeté le lest

> Des hochets de l'orgueil qui nous ont trop charmés.

Pourquoi la craindrait-il ? A ses amis « il lègue les beautés de son rêve, à ses enfants un nom d'honneur ». Jamais inégal à son destin, ses talents se sont renouvelés, élargis, à mesure que les occasions de briller lui paraissaient d'abord une contrainte de dévouement, une dette à solder en mérite. « Quand la courbe s'achève », « un nouvel élan » révélera « le soleil éternel », à celui « qui, plus que la gloire, a choisi la lumière ».

Tout le long du *Rameau d'or*, de tels accords éclatent, qu'on retrouve chez deux poètes, de même inspiration humaniste et chrétienne, et de haute valeur, l'abbé Louis Le Cardonnel et Louis Mercier. Avec lui, pas de tintamarre de christianisme sur le mode de 1830 ; pas de mobilité ni de reprise à la Verlaine. La poésie traduit sa foi, qu'il chante la Vierge « élue entre toutes les femmes » pour « porter la douleur du monde unie à sa douleur », ou qu'il manifeste sa fierté d'appartenir à l'Eglise :

> Je te salue, ô sainte Eglise catholique,
> Je te vénère, humaine et divine maison,
> Et je t'aime d'unir, pour tes vastes desseins,
> Les maîtres de beauté, les savants et les saints.

Vous me pardonnerez, Messieurs, de me complaire à des strophes où s'épanche sans emphase la joie d'une âme, ancrée dans la certitude de son immortalité. Nulle surprise, d'ailleurs, qu'après tant de nobles intelligences M. de Nolhac ait découvert en la religion une source vive. Si l'angoisse d'un incrédule sincère nous émeut, quand ses appels et ses efforts vers la lumière dévoilent les luttes de sa conscience, les splendeurs du christianisme révèlent au croyant des perspectives qui enchantent son esprit, épanouissent son cœur et stimulent ses essors. Non, « les chants désespérés » ne sont pas toujours « les plus beaux » ; l'énigme de la destinée, restée sans réponse, peut-elle susciter plus de lyrisme que la confiance en la bonté de Dieu, venu partager la misère des hommes et subir la mort pour leur salut ? Il n'y a qu'à feuilleter l'histoire, secrète ou publique, des âmes pour connaître les merveilles de générosité que la foi et la charité provoquent en elles ; mais qui ne voit que la pensée s'amplifie et que l'éloquence tressaille sous leur souffle ? Même des mystiques, ignorant la technique du vers, ont à ce point subi leur influence que leurs écrits et paroles s'imprégnaient naturellement de poésie. Comment alors l'imagination et la sensibilité d'un vrai poète ne deviendraient-elles pas, sous leur emprise, plus délicates ? Comment ne trouverait-il pas spontanément, dans les thèmes qu'elles lui suggèrent, la fraîcheur et l'enthousiasme de l'inspiration ?

Lamartine écrivait à Virieu que sur cinquante de ses poésies, quinze pourraient être retenues. M. de Nolhac, obligé de faire un choix des siennes, ne citerait-il pas au premier rang *le Testament d'un latin?* A l'exemple de *La prière pour tous*, gravée dans nos mémoires pour avoir retenti sur nos lèvres enfantines, et secourable à plus d'un mendiant pour sa glorification de l'aumône, certains fragments, tel *le Potier de l'Acropole*, deviendront populaires et bienfaisants. Ecoles et collèges catholiques ne s'empresseront-ils pas de faire apprendre ces beaux vers :

> O Christ, mon héritage et ma seule espérance...
> Je remettrai sans peur mon âme entre tes mains...
> *Car*, parmi des fiertés que le vulgaire ignore
> Et dont mes derniers ans se nourrissent encore,
> Je compte d'avoir dit et compris en chrétien
> La grandeur de ton culte et l'honneur d'être tien...
> Toi seul sais *nous* conduire et seul *nous* consoler.
> Entre les nations ton œuvre continue,
> Tantôt éblouissante et tantôt inconnue,
> Et les bons ouvriers pour l'ouvrage marqué,
> Baptisés de ton sang, ne t'ont jamais manqué.

Bien plus, ne peut-on entrevoir que, séduits par les « beautés de ce monde », mais obsédés ensuite du regret de s'être mépris, puisqu'au sein de leur *félicité passée* Dieu leur manqua, plusieurs consacreront aussi le déclin de leur jour à lire l'Evangile, et murmureront avec confiance le plaidoyer du vieux potier d'argile sur l'Acropole : « Sois-lui clément, Seigneur ! »

Voilà, Messieurs, ce que la foule a pu connaître de Pierre de Nolhac. Mais vous-mêmes qui appréciiez la grâce de son commerce ; mais sa famille, la couronne de ses enfants et petits-enfants, parmi lesquels un fils, artiste de talent et de goût, collaborait à l'illustration de ses livres ; mais ses amis et disciples fidèles, combien de traits ajouteriez-vous, sans attendre que ses Mémoires nous dévoilent d'autres contours de son esprit et de son cœur !

Vive et nuancée, son intelligence favorisa la diversité de son application et de ses travaux ; son érudition avenante ne l'assombrissait pas plus que l'atticisme de ses manières et de son langage ne lui interdisait la bonhomie et la malice ; sa délicatesse le prédisposait aux procédés aimables. Ainsi ses élèves le virent attentif à leur succès, généreux au partage de ses trouvailles ; ainsi l'héritier de son fauteuil a reçu un exemplaire de ses *Pages auvergnates*, où sa plume agile consigna son « regret de n'avoir pu lui donner sa voix ». « Voici un petit livre que j'aime. Le jour de l'élection de mon successeur, vous y inscrirez son nom. Il me plaît d'envoyer ce message d'outre-tombe à celui qui parlera de votre vieux maître. »

Dans une atmosphère de beauté et de gloire, il garda toujours quelque chose d'humain et même d'attendri, comme si, après avoir goûté en artiste et en historien les enchantements d'ici-bas, il méditait en moraliste sur leur néant. Ainsi me le dépeignait, par ces formules lapidaires où il enchâsse journellement sa pensée, l'éminent confrère qui me prouve encore son amitié en acceptant d'être mon parrain.

Simple et facile d'approche, M. de Nolhac se faisait plus abordable s'il soupçonnait ses visiteurs intimidés par la solennité du cadre : Versailles ou le musée Jacquemart-André. Il est vrai que les rassurait aussi un certain abandon : livres, dossiers, manuscrits et gravures surchargeaient les meubles, s'empilaient sur le bureau, et jusque sur le parquet s'affirmaient si dominateurs qu'il prévenait d'un fin sourire : « Ma tête est un peu mieux rangée que ma table. »

Formé par l'esprit classique et né chrétien, il observa une mesure toute française, qui accordait l'intelligence et la sensibilité, et qui rendait exquise sa sagesse. Mais en sa politesse nulle abdication ; chez lui, pas plus de timidité que d'excès. Il exprimait son avis avec une loyauté tranquille ou véhémente, qui parfois irrita des gens désireux de le trouver docile. A l'*Institut national des journalistes*, qu'il patronnait, il recommanda d'inculquer aux aspirants les principes de l'honneur et le respect des traditions nationales : *Ecrire pour servir*, disait-il, *non pour s'asservir.* Ce programme régla sa conduite.

Il aimait la France avec « l'âpre cœur de nos aïeux », aussi indulgent à ses défauts qu'enchanté de ses mérites, diligent à refléter en ses poésies nos anxiétés et nos espoirs, ému de voir les peuples nous secourir et la valeureuse Belgique ajouter à son histoire le chapitre de sa résistance, fier de préparer le décor du traité de Versailles, pleurant, dans la chapelle, au *Te Deum* qui réveilla les vieilles notes de ceux de la royauté, et glissant, parmi l'immense gerbe des héroïsmes offerts à la patrie, l'humble don « d'une page d'amour écrite pour sa gloire ».

C'est encore son patriotisme qui lui fit souhaiter le rapprochement fraternel de l'Italie et de la France. Il aimait sincèrement notre sœur latine :

Pour avoir tant de fois enrichi l'âme humaine,
A jamais l'Italie est sacrée à nos yeux,

Une crise d'incompréhension n'atténuait pas son bonheur d'avoir vu mêlés, sur les champs de bataille et dans l'apothéose du triomphe, les drapeaux des deux pays. Infatigable artisan de leur concorde, il encourageait les études italiennes, présidait le *Comité France-Italie*, et parlait à leurs commémorations communes. Lors de sa première séance au Capitole, l'Académie romaine lui envoya gracieusement des lauriers coupés sur le Palatin, et, le jour de ses obsèques, un message officiel assura Mme de Nolhac et ses fils qu'au delà des Alpes sa mort suscitait la tristesse.

Il faudrait s'édifier enfin de ses sentiments religieux, si son tact n'imposait la discrétion. Les confidences de ses familiers attestent la sincérité de cet aveu : « Ma prière s'en va vers vous, mon Dieu, d'un cœur simple et soumis. » — « Dans l'ombre, auprès de toi, Seigneur Jésus, je veille. » Ses peines s'adoucirent par la compréhension du mot de saint Paul : *Vobis donatum est ut pro Christo patiamini*,

Je sais bien qu'au pécheur la douleur est un don...
Préparez-y ma chair, flammes du sacrifice !

Il approchait de sa fin sans trouble. D'avance il avait aperçu « les doigts pieux qui apprêteraient son linceul » et s'était réjoui « d'entendre, par des sens inconnus »,

Un chant porté sans fin sur des ondes nouvelles.

Du cimetière de Riom, « ombragé de sapins », où il voulut dormir entre ses pères, il a écrit : « Ici, point de tristesse, mais une émotion pleine de sérénité. » C'était, à son chevet, la même impression paisible. Etonnant son entourage par le contraste de la maîtrise de soi avec la faiblesse d'un corps exsangue, il avait, lucide et délicat jusqu'au dernier souffle, convoqué ses amis pour un remerciement suprême.

Ne me poussez plus à vivre...
Je vois les miens sur la route
Qui me pressent du regard...
La page d'aujourd'hui ne s'achèvera pas.

On eût dit qu'habitué par ses études aux rites de la cour et renseigné sur l'étiquette des audiences, il attendait, avec une dignité déjà révérentielle, beaucoup mieux avec l'humilité du chrétien, que s'ouvrît la porte de lumière, et que « l'ange au sourire » lui répétât suavement la parole de l'Evangile, promesse de bon accueil : « Le Maître est là, et il t'appelle. »

Réponse de M. le duc de la Force

MONSIEUR,

Il est un de nos confrères qui se fût estimé heureux de vous recevoir aujourd'hui. Je l'aperçois derrière vous, non pas tel qu'il excitait l'enthousiasme de ses contemporains dans l'église des religieuses de Sainte-Marie-de-Chaillot, à Notre-Dame et à Saint-Denis, mais tel que le ciseau de Pajou l'a

fixé dans le marbre pour l'éternité : « Monsieur, vous dirait l'Aigle de Meaux, vous paraissez en cette Compagnie comme à la tête de votre diocèse. Que vous lisiez votre remerciement ou bien que, du haut de la chaire, vous laissiez tomber la parole de Dieu et que vous fortifiiez notre foi ; que vous marchiez à travers les siècles et ressuscitiez les grands hommes ou que vous écriviez quelque lettre pastorale pour vos prêtres et vos fidèles, dans le silence de votre évêché du Mans, vieux logis de la Renaissance qui reçut la visite du roi Louis XIII, c'est toujours le même homme et votre éloquence vous suit partout. » Si Bossuet vous eût loué de la sorte, ce n'eût été que justice.

MGR GRENTE

L'étudiant.

Je ne prétends pas que vous fussiez éloquent dès l'âge le plus tendre, à Percy, chez votre père, M. Emile Grente, conseiller général de la Manche, ou sur les genoux de votre mère, qui vous enseignait cette charité dont son cœur était plein. Mais au collège de Saint-Lô — vous étiez lors dans votre seizième année — vos maîtres eurent bien vite discerné votre mérite. Elève du Grand Séminaire de Coutances, vous êtes ordonné prêtre en 1895, vous nouez, à l'Institut catholique, une amitié solide avec un futur cardinal, qui est aujourd'hui votre parrain.

A la Sorbonne, vous devenez le disciple et l'ami de notre regretté Emile Faguet. Notre confrère ne donnait son estime qu'à bon escient. Lui aussi, il sut vous distinguer. Quand il gravissait l'escalier qui menait à sa chambre de la rue Monge, il trouvait, assis sur les dernières marches ou debout contre sa porte, les étudiants qui l'attendaient. S'il vous apercevait parmi eux, il ne manquait pas de vous accorder un tour de faveur : « Venez, l'abbé », disait-il, et joyeusement il entraînait l'élu. Votre curiosité intelligente et docile l'enchantait. Et vous goûtiez l'entretien de cet esprit si vaste et si ingénieux, qui prenait plaisir à guider votre jeunesse, pressentait peut-être votre avenir et, en vous servant, servait les lettres françaises, qu'il aimait avec passion.

Vingt ans plus tard, il n'avait point oublié les doctes et cordiaux entretiens de la rue Monge. Il vous écrivait en 1914 : « Mon cher ami, je suis très souffrant. Je suis profondément touché de la persistance de votre amitié. Je vous remercie de vos prières et vous prie instamment de les continuer. Je vous serre la main bien affectueusement. » Lettre plus affectueuse encore en 1915 : « Je vous remercie de vos bons souhaits et de vos excellents conseils. Ma santé est bien mauvaise et j'ai grand besoin de consolation. Mes sentiments chrétiens se réveillent aux approches de la mort et je suis très près de me jeter dans les bras de la religion consolante et réconfortante. Une lettre comme la vôtre ne sera pas pour peu dans mon retour. Je vous remercie encore. Vous parlez le langage de votre bon cœur et il va au mien. J'espère que Dieu me pardonnera mes fautes, qui sont très nombreuses et bien graves. Je me confie en lui. Je vous serre sur mon cœur sous son regard, mon cher et bienfaisant ami. » Quoi de plus émouvant : la profonde humilité du maître ou le long dévouement du disciple ?

Sa thèse sur le poète Jean Bertaut.

C'est devant Emile Faguet que vous aviez soutenu en Sorbonne, le 30 mai 1903, votre thèse de doctorat. Votre maître et juge avait constaté « l'étendue, la sûreté de vos investigations scientifiques », il avait loué « le portrait si vrai et si ressemblant que vous présentiez en pleine lumière, l'agrément et la vie de votre style ».

Ce vivant portrait, c'est celui d'un fils de la Normandie, le poète Jean Bertaut : « Les cadets de Gascogne, dites-vous au seuil de votre thèse, sont passés maîtres dans l'éloge de leurs gloires locales ; comment résister à la tentation d'imiter leur exemple ? » Ce n'est pas moi, Monsieur, qui vous reprocherai de prendre les Gascons pour modèles : j'ai trop de raisons d'estimer et d'aimer la Gascogne, d'où tous les miens sont sortis. J'observerai seulement que Bertaut peut se féliciter de vous avoir eu pour historien. Vous l'avez séparé du poète Desportes, dont un vers fameux de Boileau l'avait fait le frère siamois. Vous avez su choisir et citer des strophes ravissantes de ce Bertaut qui fit quinze ou seize mille vers, dont quatre seulement — *apparent rari nantes* — surnagent dans nos mémoires :

> Félicité passée
> Qui ne peux revenir,
> Tourment de ma pensée,
> Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Quatre vers sur seize mille ! C'est la bonne fortune de l'abbé Prévost, dont un seul petit livre survit au désastre d'une œuvre immense. Mais je me garderai de comparer au pieux évêque de Séez l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé trop spirituel qui, voulant persuader au prince de Conti de le prendre pour aumônier et s'étant attiré cette objection : « Je ne vais jamais à la messe », riposta : « Précisément, Monseigneur, moi je ne la dis jamais. »

Vous avez su rendre la vie à Bertaut. Le voici brillant précepteur du comte de Torigni, puis du comte d'Auvergne ; le voici bibliothécaire de Henri III ; le voici recevant de la main de Henri IV l'abbaye d'Aunay près de Bayeux, l'abbaye de Bourgueil près de Chinon. Le voici enfin recevant les ordres sacrés. Il est ordonné prêtre en 1607 et presque aussitôt élevé à l'évêché de Séez, — un siège que certain dicton latin rangeait au nombre des évêchés crottés, qui ressemblaient moins à des villes qu'à de gros villages :

> *Beati qui habitant urbes*
> *Exceptis Luçon, Séez et Maillezais.*

Quand MM. de Luçon, de Séez et de Maillezais étaient présents, on recourait à une variante :

> *Beati qui habitant urbes*
> *Exceptis Saint-Papoul, Alet et Lombez.*

Bertaut se contenta de la belle place où Dieu l'avait mis. Il se montra moins difficile que, cent ans plus tard, le cardinal de Fleury, qui signait parfois « Hercule, évêque de Fréjus par l'indignation divine ». Selon l'usage du temps, Bertaut était entré dans sa ville avec un costume qui n'avait rien d'ecclésiastique. Botté, éperonné, ceint de l'épée, vêtu comme un gentilhomme, il n'avait pris la soutane, le camail et le rochet qu'au moment de « recevoir les hommages de ses chanoines et de ses prêtres ». Vous le félicitez de son zèle à prêcher « dans les diverses églises de son diocèse et surtout en sa cathédrale ». Il « y parlait simplement et naïvement — ce sont ses propres expressions, — et sans aucun fard d'éloquence, interprétant les saintes paroles qui nous ont été proposées en l'Evangile ». Ce qui ne l'empêchait point d'user de tous les artifices de l'éloquence, s'il composait une oraison funèbre. Dans celle de Henri IV, il interpelle ainsi le meurtrier

qui vient de conduire la France « sur le bord du précipice » : « Ceux qui pensaient voir comme toi sa gloire à jamais dans le tombeau ne la verront pour cette heure qu'un peu de temps au lit, comme malade de douleur après la mort de son père. Mais, après ce deuil, elle reprendra sa beauté première et sa force, et régnera comme devant, ou triomphante en guerre ou fleurissante en paix, et semblable à ces triangles solides qui, de quelque part qu'on les bouleverse, toujours se trouvent debout avec leurs faces droites et leur pointe en haut. »

A cette éloquence, vous préférez de beaucoup, Monsieur, les vers de l'orateur. Il en est dont la mélancolie ne vous paraît pas fort différente de celle de Lamartine. Bertaut gémit :

Mes plaisirs se sont envolés,
Cédant au malheur qui m'outrage ;
Mes beaux jours se sont écoulés
Comme l'eau qu'enfante un orage.

Et Lamartine chante d'un ton plaintif :

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Lamartine s'est-il souvenu de Bertaut ? Vous écartez cette pensée coupable. Il n'en est pas moins vrai, comme me le faisait remarquer naguère un de nos plus délicats poètes, que c'est dans les œuvres de notre confrère, Thomas, que Lamartine trouva l'immortelle apostrophe : « O temps, suspends ton vol ! » Car à toutes les époques et sous tous les régimes, le génie a pris son bien où il le trouvait :

... Vous leur fîtes, Seigneur,
En les *volant*, beaucoup d'honneur.

Le professeur, l'écrivain, l'orateur sacré.

Après votre thèse si brillamment soutenue en Sorbonne, quelle joie dans le collège de Mortain ! Les élèves de rhétorique appréciaient fort leur professeur, la manière si claire, si vivante dont vous leur enseigniez l'art de la composition et du style. Nous pouvons la goûter à notre tour : de vos leçons, vous avez fait un livre, sur lequel se sont penchés plus de cinquante mille écoliers. Quand vous définissiez l'éloquence académique, vos élèves soupçonnaient-ils que vous auriez un jour à mettre en pratique vos théories ? « L'éloquence académique, leur disiez-vous, est la plus solennelle. Elle exige une tenue de composition et de style étudiée. Son but unique est de plaire, mais si elle charme les esprits délicats, elle a, d'ordinaire, moins de succès auprès de la foule. L'apparat lui donne facilement un air froid et guindé. » Peut-être commentiez-vous pour vos rhétoriciens la lettre si plaisante où Voltaire met dans la bouche d'un « bel esprit d'Angleterre » cette critique des discours que lisaient les académiciens de son temps : « Le récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très grand homme, le chancelier Séguier un assez grand homme, le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que pour lui, directeur, il n'en quitte pas sa part. » Heureusement, depuis plus d'un siècle, nous avons changé tout cela et vous venez, Monsieur, d'éviter tous les écueils du genre.

Vous ne deviez pas rester longtemps à Mortain. Dès 1903, vous étiez nommé directeur du collège diocésain de Saint-Lô, dont vous aviez été l'élève en 1887. Puis l'Institut catholique et l'Université de Lille vous réclament : « Nous n'avions, vous confiera plus tard l'éminentissime recteur, assis aujourd'hui à votre droite, d'autre désir que de vous voir devenir le premier de nos collaborateurs. Par votre passage au collège de Saint-Lô, nous savions ce que vous valiez comme prêtre et comme éducateur. » Mais le ciel ne veut pas que vous quittiez encore un poste où vous accomplissez des merveilles.

C'est au collège des Oratoriens de Saint-Lô que vous écrivez la vie de Michel Ghisilieri, plus connu sous le nom de Pie V. J'en ai contemplé longuement les grandes fresques éclatantes, j'ai lu et relu ces pages où vous dépeignez l'état de l'Europe en 1569.

Admirable matière à mettre en vers... d'*Hugo*.

Quel monologue historique et grandiose en eût tiré l'auteur de *Ruy Blas !* Sans doute eût-il déclaré comme dans les *Burgraves* :

Et pas de chef, grand Dieu ! devant un tel destin !

Puis, se ravisant, il se fût répondu : « Un seul Ghisilieri. » Un seul, et celui-là était un saint :

Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
Que tout le roulement des machines de guerre.

L'histoire de saint Pie V avait à peine vu le jour et déjà vous publiiez la vie d'une sainte de Normandie, Marie-Madeleine Postel, « une religieuse fondatrice de Congrégation », qui fut soutenue jadis, au milieu de difficultés presque insurmontables, par un de nos confrères normands de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prince Le Brun, duc de Plaisance. Votre récit plein d'élégance et de grâce atteste la souplesse de votre plume.

Lorsque parut la biographie de la Sainte, vous ne dirigiez plus le collège de Saint-Lô, mais celui de Cherbourg. C'est à Cherbourg que la main du Pape Benoît XV vint vous prendre pour vous placer sur le siège épiscopal du Mans et, le jour de votre sacre, la grande voix de Mgr Baudrillart retentit à Cherbourg sous les voûtes de Notre-Dame du Vœu : « Qu'elle est éclatante de beauté, s'écriait l'orateur, la devise du nouveau pontife ! *Dux, utinam exemplar !* leur chef, Dieu le veuille, leur exemple ! » Depuis vingt années, Monsieur, vos diocésains estiment que vous êtes l'un et l'autre.

Il y a vingt ans, vos conférences, vos sermons, vos panégyriques suffisaient pour remplir tout un volume. Depuis lors, cinq autres volumes sont venus s'ajouter au premier. Si j'avais à dire ceux de vos discours qui m'ont le plus ému ou charmé, je nommerais le panégyrique de sainte Jeanne d'Arc, où vous apostrophez ainsi la ville de Reims : « Cité du baptême, cité du sacre, terre sacrée où la France contracta une alliance solennelle avec Dieu, déploie, ô Reims, sur tes murailles, des tapisseries fastueuses, orne tes balcons et auvents, jonche tes rues de fleurs, annonce, par les trompettes d'argent de tes hérauts d'armes, la féerie du triomphe, et sans attendre la venue du cortège, gravis tes remparts, pour apercevoir, dans l'étincellement des armures et la neige des panaches, claquer au vent de la victoire l'étendard de la Pucelle. »

Je nommerais aussi vos *Dix siècles de Cotentin normand*, où l'on trouve cette magnifique période à la gloire de votre pays : « Nous en connaissons les alertes et les contrastes : plages, dont les sables ou les galets panachent la frange ; falaises et criques,

qui voient la mer déferler sur les rocs, près de futaies séculaires, bruyantes à l'unisson sous les rafales de l'ouragan, ou qui l'entendent alterner, avec les moissons proches, les fredons nuancés de la brise ; Hague, sévère et rude comme les côtes du Finistère, et parfois, hélas ! réplique douloureuse de la Baie des Trépassés, lande de Lessay mélancolique ; fertilité du val de Saire et des pâturages de Carentan; magnificence des pommiers et des récoltes ; abondance de ruisselets et de rivières paisibles, parmi les herbes drues ; amples panoramas, qui succèdent aux vallées où la vie s'écoule obscurément facile ; promontoires de Granville et d'Avranches, hauteurs boisées et cascades de Mortain... bref, sous les combinaisons du soleil et de l'ombre, tous les reflets de l'or et de l'émeraude, et pour terme, symbole des rayonnements d'une chape de brocart multicolore, la merveille du *Mont* au péril des flots. »

Je nommerais encore votre *Bossuet à Metz*, où vous dites si justement : « On subit la fougue de sa dialectique, et l'on craindrait même quelque éblouissement de tant d'images et de périodes, si Bossuet ne montrait vite aux auditeurs qu'il avait pris du large pour mieux s'élancer sur leurs défauts, ou enfoncer plus avant la vérité. »

Un autre de vos discours, Monsieur, m'a d'autant plus charmé que je l'ai entendu avant de le lire ; c'est celui que vous avez prononcé, il y a quelques années, dans l'église de Richelieu, — Richelieu, le Versailles du grand ministre de Louis XIII. Vous y avez célébré l'homme d'Etat, homme d'Eglise. Parmi toutes les louanges — si méritées — que lui prodigue votre éloquence, il en est une qui lui eût été particulièrement sensible : « Sa crosse, dites-vous, est bien en main. » Le cardinal eût goûté cette phrase brève, lui qui, voulant contraindre Anne de Murviel, évêque de Montauban, à accepter un coadjuteur, lui mandait avec une verdeur hautaine : « Ainsi qu'une mitre ne peut suffire pour deux têtes, aussi a-t-elle nécessairement besoin d'en avoir une. »

Mission dans le Levant.

Richelieu aimait à employer évêques et religieux à des fins politiques ou militaires. De son temps l'on fredonnait :

> Un archevêque est amiral ;
> Un gros évêque est caporal ;
> Un prélat préside aux frontières ;
> Un autre a des troupes guerrières ;
> Un Capucin pense aux combats ;
> Un cardinal a des soldats.

Et au siècle dernier, Michelet, montrant le cardinal en habit de guerre devant La Rochelle, glissait dans sa prose rythmée cet alexandrin quelque peu cavalier, mais si évocateur : « Sur la ligne à cheval voltigeaient les évêques. » Richelieu vous eût confié quelque mission utile au prestige de la France dans les pays étrangers. C'est ce que fit, en 1919, le gouvernement de M. Clemenceau. Voulant envoyer un ambassadeur religieux aux chrétiens du Levant, il ne pouvait choisir qu'un prince de l'Eglise. Le cardinal Dubois, alors archevêque de Rouen, fut désigné, mais vous fûtes invité à vous embarquer avec lui.

Vous avez écrit un *Fléchier* à la fois plaisant et sévère, où vous nous instruisez en souriant, car vous savez bien qu'à cette question : « Vous connaissiez Fléchier ? » nous aurions tous — ou presque tous — répondu : « Oui, mais faites comme si je ne le connaissais pas. » Lorsque vous ranimez Fléchier et démontez pour vos lecteurs les ressorts de son éloquence, vous constatez les différences profondes qui séparent ses sermons et ses oraisons funèbres de ses *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne*. Il y a loin de ce que l'abbé Bremond appelait « une admirable musique d'église » au rire amusé des *Grands Jours*, — si loin que certains critiques refusent de voir en l'évêque de Nîmes l'auteur de ces *Mémoires* persifleurs. Il y a loin aussi de vos discours au récit que vous avez publié de votre *Mission dans le Levant*, mais si l'on disait que ce livre n'est point de vous, l'on ne convaincrait personne : vos lecteurs y reconnaîtraient vite votre don d'observation, votre fine ironie, votre sourire souvent malicieux. A Jérusalem, vous goûtez auprès des notabilités le plaisir de la comédie humaine et vous nous assurez que « l'insignifiance des propos se relevait par la cérémonie du ton ». Vous traversez le quartier musulman et vous constatez qu' « affluent, en des ruelles exiguës et sombres, toutes sortes de gens et d'odeurs ». Et vous songez : « S'il lui avait fallu engager malaisément sa voiture parmi cette foule, Chateaubriand n'eût pas écrit d'un ton tragique : *Pour tout bruit dans la cité déicide on entend par intervalles le galop de la cavale du désert; c'est le janissaire qui apporte la tête du bédouin, ou qui va piller le fellah.* Ni les grelots de nos *cavales*, ni les claquements de fouet et les aménités professionnelles de nos conducteurs ne parvenaient à émouvoir la nonchalance des groupes qui obstruaient le passage : les embarras de Paris, sans le bâton des agents et la vivacité des Parisiens. » Quel plaisir de constater que Victor Hugo a commis une bévue en écrivant dans la *Légende des siècles :*

> Or, de Jérusalem, où Salomon mit l'arche,
> Pour gagner Béthanie il faut trois jours de marche !

Et vous triomphez, car le trajet a duré pour vous dix minutes... en automobile.

Ce n'est pas dans la barque de Simon-Pierre, mais dans un bateau à pétrole que vous fendez les eaux du lac de Tibériade. Vous songez à la tempête qui épouvanta les apôtres, et tandis que vous revivez cette scène de l'Evangile, le curé de Nazareth vous raconte qu'un jour, au milieu d'une bourrasque subite, une dame affolée, ne sachant plus que promettre, s'écria : « Je fais vœu de quitter mon mari. » Alors, dit-il, l'ouragan redoubla.

On vous avait appris le proverbe : « La reine des puces habite Tibériade. » Vous aviez oublié ce détail le soir, tandis qu'avec vos compagnons vous « longiez les bords du lac, sur la route de Magdala ». Mais quelle nuit cruelle, lorsque vous fûtes rentré au couvent des Franciscains de Tibériade ! « Dans nos cellules monastiques, avez-vous écrit, où la plupart se reposèrent habillés, par peur, sans doute, de la *reine* et de sa *cour*, à peine la chandelle de suif éteinte, le susurrement musical des moustiques commença la sérénade. » Connaissiez-vous déjà, Monsieur, les vers trop suggestifs où l'auteur des *Familiers* interprète le chant de ces insupportables visiteurs :

> Hommes, quand dans vos lits vous vous êtes couchés,
> Que sur vous le sommeil descend comme une grappe,
> Ce que vous appelez drap, nous l'appelons nappe
> Et nous nous attablons au dormeur ?...

Vous avez, au cours de votre mission, recueilli bien des témoignages de l'amour des chrétiens du Levant pour la France. C'est l'adresse du Comité catholique de Jérusalem : « Ah ! la France, notre

seconde patrie après la Syrie, que Dieu la rende aussi puissante que l'âme et le sacrifice de ses enfants a été sublime! » Ce sont les petites élèves des Sœurs Franciscaines de Marie, à qui le cardinal Dubois demande : « Que faut-il dire en France ? » et qui répondent : « Dites merci. » C'est un séminariste de la maison des Bénédictins français, au mont Saint-Benoît, qui lit cette harangue : « La France! plus que jamais vers elle se portent les vœux ardents de nos cœurs. Son pain nous fait vivre; sa langue, nous la parlons et nous l'enseignerons; son amour, nous l'inspirerons autour de nous, à l'exemple de nos aînés, déjà prêtres et maîtres d'école dans nos paroisses de Syrie et de Mésopotamie. » Vous citez enfin, Monsieur, ce passage d'un discours lu devant la mission par un élève de l'école de Caïffa : « Cette école et bien d'autres, répandues dans le diocèse de Galilée, ne sont-elles pas l'œuvre de la piété et de la charité françaises? Ici, dès le bas âge, on nous enseigne à balbutier le doux nom de la France... Nous sommes fiers de parler la langue de Racine et de Boileau. »

Durant ce pèlerinage à travers la Palestine, la mission du cardinal Dubois put s'enorgueillir de vous compter parmi ses membres et se féliciter du choix qui vous avait désigné, car votre éloquence y fut ce qu'elle est toujours. On peut vous décerner la louange que Turenne décernait à Condé : « Monsieur le Prince fit à son ordinaire. » Il n'est personne qui n'éprouvât la tentation de vous applaudir — mais on n'applaudit pas la parole de Dieu, — lorsque l'on vous entendit, le 26 décembre 1919, dans la basilique des Dominicains à Jérusalem, célébrer les religieuses, « en qui la France est apparue aux populations du Levant, non seulement puissante et respectable, mais bienfaisante et digne d'être aimée », ces religieuses saintes et douces qui « ont imposé à des musulmans le respect de la femme et mérité qu'en 1910 les pouvres de Jérusalem envoyassent près de 4 000 francs aux pauvres de Paris, victimes de l'inondation ».

En Egypte, vous rencontrez partout la culture française. Invité à une séance de l'Académie de Sainte-Catherine au Caire, vous êtes salué en vers français par un académicien de ce collège.

Française également de culture et d'affection, la Syrie, dont l'éminentissime patriarche nous honore aujourd'hui de son auguste présence. A Beyrouth, vous êtes reçu par le général Gouraud, ce grand serviteur de la France, à qui Clemenceau a dit : « Il y a deux catégories d'hommes : ceux qui pensent à eux avant de penser à la patrie, et puis les autres. Je sais que vous êtes de ces derniers. Allez. »

A Constantinople, vous montez dans la chaire de l'église du Saint-Esprit. Vous évoquez avec splendeur les gloires de la ville aux sept collines et vous rappelez ce que l'univers entier reconnaît : « La France loyale n'abandonne jamais ses amis; la France obligeante ne cherche ni à les contraindre ni à en profiter; la France civilisatrice et affable met sa gloire à instruire et à plaire. »

A Bucarest, dans la chaire de la cathédrale latine, vous proclamez les merveilleuses affinités de la France et de la Roumanie.

A Belgrade, vous vous recueillez dans le souvenir de ce que le roi Pierre fit pour la France durant la guerre de 1914 ; vous écoutez le cardinal Dubois commenter, devant un auditoire frémissant, les paroles du souverain qui, un jour dans la tranchée, « prit le fusil des mains défaillantes d'un soldat en prononçant avec douceur : *Repose-toi, mon petit. Ton roi va se battre à ta place pour la patrie* ». Paroles dignes de Plutarque, non moins émouvantes que cette déclaration faite par le prince Alexandre au représentant de la France : « Prévenez votre gouvernement que je suis prêt à retirer mes troupes du front serbe et à passer avec elles en France pour y mourir avec vos armées. » Pareille grandeur d'âme évoque celle du roi Albert : l'héroïsme de la Belgique se retrouvait aux extrémités de l'Europe.

Le Congrès eucharistique de Chicago.

Sept années s'écoulent et vous voici de nouveau sur la mer, sur l'océan cette fois. Avec deux évêques, vous accompagnez le cardinal Dubois. Le président de la République vient de lui remettre, à l'Elysée, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Selon l'expression dont il s'est servi, c'est une « ambassade morale » qui se rend au Congrès eucharistique de Chicago et voyage sur le même navire que le cardinal Bonzano, légat du Pape, et plusieurs autres princes de l'Eglise. Vous nous avez donné une fort agréable et curieuse relation de votre voyage. Certes, vous ne prétendez pas « vous appliquer ou vous amuser à découvrir l'Amérique » ; mais, comme le répète l'archevêque de Paris, vous découvrez tous deux l'Amérique religieuse. Quel accueil royal à New-York! 500 000 spectateurs massés le long des avenues, acclamant le cardinal légat et les huit princes de l'Eglise qui lui font cortège! A Chicago, les habitants, sans distinction de croyance, ont préparé, durant des mois, le Congrès eucharistique. Vous y arrivez, Monsieur, dans le fameux train écarlate, dont les wagons, du toit jusqu'aux roues, sont aussi éclatants que les robes cardinalices. Chaque voiture porte un nom, et quel nom : *Pape Pie-XI, Cardinal Bonzano, Cardinal Hayes, Père Marquette!* Cependant, au bout de son appartement élégant et confortable, le cardinal légat, debout sur la plate-forme de la dernière voiture, peut bénir la foule, double haie vivante qui, de chaque côté de la voie, et depuis 1 500 kilomètres, s'étend à perte de vue.

Vous avez décrit le *Stade*, où il officia le 21 juin 1927, une « vaste arène longue d'un kilomètre et encadrée de hauts amphithéâtres » près de la rive méridionale du Michigan ; « les fières colonnades aux allures de temple » qui « couronnent les gradins, où 150 000 personnes s'assoient aisément » ; d'un côté, le « péristyle grec du musée d'histoire naturelle », et de l'autre de gracieux portiques ; enfin, à l'extrémité du quadrilatère, les 45 marches au-dessus desquelles s'élève à près de 50 mètres « un baldaquin doré, aux colonnes corinthiennes, à la coupole flanquée d'anges ». Pas un spectateur qui n'aperçoive l'ostensoir sur l'autel que l'on a dressé sous le dôme. Ce fut des marches de cet autel que, le 24 juin à minuit, le cardinal Mundelein, archevêque de Chicago, donna la bénédiction du Saint Sacrement. 200 000 fidèles, portant à la main un cierge allumé, remplissaient le stade qui semblait un lac de feu d'où montait le chant du *Tantum ergo*.

Après cet acte de foi splendide, la réponse que fit M. Taschereau, ministre de la province de Québec, aux journalistes avides de noter ses impressions, ne vous étonna point : « Si j'avais cru ce que vous écrivez de Chicago, je l'aurais prise pour une ville de crimes : c'est une merveille de piété. » M. Taschereau alla au-devant du plus cher désir de la mission. Il vous pria « de vous arrêter dans sa province de Québec pour y sentir vibrer l'âme française » : « Vous trouverez, disait-il, une chaîne ininterrompue de paroisses, un peuple qui s'applique à perpétuer, au sein de familles comptant de dix à quinze enfants, l'amour de l'ancienne mère patrie,

sa langue, sa foi, ses traditions et ses espoirs. » Rien de plus exact. Vous rapportez ce trait admirable. Vers 1650, plusieurs membres de la famille Mercier — que devaient illustrer au XIXe siècle deux ministres canadiens — quittent pour le Canada leur village de Tourouvre, situé un peu en marge de la route de Paris à Brest, entre Verneuil et Mortagne. Leur aïeul, au moment de la séparation, leur dit : « Gardez la foi ! Gardez la langue ! » En 1891, le premier ministre Mercier vient passer quelques jours en France. Il se rend à Tourouvre. Sur sa demande, un vitrail est posé dans une des baies de l'église. On y peut voir deux scènes : d'un côté, le départ au XVIIe siècle, l'aïeul faisant la noble et touchante recommandation ; de l'autre, le retour au XIXe, l'arrière-petit-fils déclarant : « Nous n'avons oublié ni Dieu ni la France. »

Vos lecteurs, Monsieur, peuvent vous être reconnaissants de leur avoir rapporté tant de précieux détails. Vous nous avez conté l'émouvant accueil de Montréal et de Québec. Partout un double sentiment : le loyalisme envers l'Angleterre et l'amour de la France. En 1628, le cardinal de Richelieu stipulait que les Français qui « s'habitueraient à la nouvelle France » et les sauvages qui se convertiraient à la religion catholique seraient « censés et réputés naturels français et n'auraient pas besoin de lettres de naturalité ». N'avait-il pas raison de croire que rien jamais ne pourrait leur faire perdre le caractère de Français, puisque, devenus, vers la fin du XVIIIe siècle, sujets du roi d'Angleterre, ils n'ont jamais varié dans leurs sentiments pour la France ? Juste récompense de la politique coloniale suivie par notre pays. Vous avez cité, Monsieur, le témoignage de l'un des principaux chroniqueurs canadiens : « Si nous voulons marquer en peu de mots les motifs qui ont amené les Européens en Amérique, nous dirons que les Espagnols y vinrent pour chercher de l'or ; les Anglais, la liberté politique et religieuse, et les Français pour y répandre les lumières de l'Evangile. Pendant longtemps, la voix de la religion domina toutes les autres voix au Canada et à Paris, quand il s'agissait du Nouveau Monde. » Aujourd'hui, 250 000 Acadiens, parlant français et révérant en la France le royaume de la Vierge Marie, ont pour hymne national *l'Ave maris Stella.*

M. DE NOLHAC

Un érudit et un poète.

Le dernier en date de vos ouvrages, Monsieur, est le brillant raccourci de la vie et des œuvres de M. de Nolhac. Nous venons d'en avoir la primeur. En ce temps où la culture gréco-latine est de plus en plus menacée, c'est une joie de vous entendre louer en notre confrère un humaniste. Nul n'était plus digne que vous de faire cet éloge : n'avez-vous pas soutenu en Sorbonne, sur le cardinal Duperron, une thèse latine où vous expliquez avec une limpide élégance *quid in academica eloquentia Perronius valuerit?* Si M. de Nolhac eût été ambassadeur du roi en Pologne vers 1680, il ne se fût pas trouvé embarrassé dans un pays « où tout le monde parlait latin, jusqu'aux domestiques ». Il était familier avec les *Colloques* d'Erasme, et le *Convivium profanum* n'avait pas de secret pour lui. A la question du *butler* murmurant, ses deux bouteilles de vin de Champagne à la main : *Sweet or dry, your Excellency?* » certain ambassadeur de France à Londres répondait : « Un peu des deux », afin de ne pas se tromper. Quand le *buticularius* polonais, pour demander à M. de Nolhac s'il préférait une aile de poulet ou une cuisse, lui eût susurré à l'oreille : *Utrum mavult Excellentia tua de ala, an de poplitibus?*, notre confrère n'en eût pas été réduit à répondre : *Utrumque.* Et continuant *in petto* le quatrain dont vous nous avez cité tout à l'heure le premier vers, il eût remercié le vieux maître Erasme :

> Je me plais aux leçons que ton bon sens distille
> Et je goûte, évoquant ta sagesse subtile,
> Ton latin généreux sur la page endormi.

Que cet artiste de la Renaissance — c'est M. de Nolhac que je veux dire — se soit passionné soudain pour Louis XIV, Louis XV et Marie-Antoinette, voilà de quoi nous surprendre. Une pareille évolution confondit tous ceux qui en furent les témoins. Attaché des musées nationaux et envoyé à Versailles dès 1888, M. de Nolhac fut nommé conservateur du musée en 1892. Entré en maître dans le château, il se sentait l'état d'âme de certain personnage de Victor Hugo :

> J'entre et remets debout les colonnes brisées,
> Je rallume le feu, je rouvre les croisées,
> Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour.

Le nouveau conservateur passa la revue de tous les anciens hôtes de la maison royale. Les courtisans de trois règnes comparurent devant lui dans leurs cadres dorés. Rien n'échappait à son regard scrutateur. Je sais un membre de la maison de Noailles qui, ayant fait copier le portrait du deuxième maréchal de ce nom, se rendit un jour à Versailles pour revoir l'original : il fut tout surpris de constater que son ancêtre était devenu le comte de Toulouse. Par bonheur, le comte de Toulouse avait épousé Marie-Sophie de Noailles. L'aïeul se muait en oncle ; la copie l'avait échappé belle !

Notre confrère mit trente ans à ressusciter Versailles. Il n'aurait pu réaliser ce miracle s'il n'avait été un érudit et un poète. J'ai fort admiré, Monsieur, ce passage de votre discours où vous évoquez dans les appartements de Versailles les grands hommes qui vécurent autour du grand roi et le grand roi lui-même. Louis XIV approuverait l'œuvre accomplie par l'intelligent conservateur. Il reconnaîtrait d'un coup d'œil les meubles, les tableaux, les tapisseries, remis à leurs places. Il lirait avec un sourire satisfait l'*Histoire du château de Versailles*, et il ne dirait pas de notre confrère ce qu'il avait coutume de dire de l'un de ses invités : « Il est étrange que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. » M. de Nolhac ne se moquait point, il reconstituait : « De tant d'œuvres de Louis XIV, a-t-il écrit, la plus durablement féconde est Versailles, qui reste l'expression complète et puissante de cette magnifique impulsion donnée aux arts nationaux. Nous n'y cherchons plus sans doute tout ce qui séduisait nos pères, mais nous y trouvons, avec les modèles d'une esthétique rigoureuse et disciplinée, le témoignage d'une race fortement douée et d'un génie justement destiné à s'imposer au monde. » Comme l'a chanté M. de Nolhac en l'un de ses sonnets d'une si rare perfection :

> La volonté d'un seul ordonna ces splendeurs
> Et le Royaume entier se mire en son ouvrage.

J'ai toujours su gré à notre confrère d'avoir jugé sans partialité Louis XV et Mme de Pompadour. M. de Nolhac ne dissimule ni leurs qualités ni leurs erreurs. La mémoire de Louis le Bien-Aimé et de sa maîtresse a souffert des diatribes de maintes gens

qu'animaient bien moins l'amour de la vertu que les plus viles passions politiques. Indulgents à leur propre inconduite et à celles des souverains étrangers, ces détracteurs ne se scandalisaient que devant l'inconduite du roi de France. La pensée ne leur serait pas venue de blâmer la débauche et les excès des petites cours allemandes. Pour rien au monde ils n'eussent censuré les mignons de Frédéric ou les amants de Catherine.

L'on a souvent reproché à Louis XV d'avoir exilé M. de Maurepas dans ses terres vingt-cinq années durant, pour avoir chansonné Mme de Pompadour. Mais plût à Dieu qu'il y fût toujours resté ! Il n'eût point, sous Louis XVI, rappelé les Parlements, que Louis XV et Maupeou avaient eu la sagesse de renvoyer, — les Parlements opposés à toutes les réformes, les Parlements, l'une des causes de la Révolution.

La reine Marie-Antoinette me semble être le plus vivant, le plus émouvant, le plus artistique des livres d'histoire que nous a laissés M. de Nolhac. Toute sa vie il retoucha cet admirable portrait. Il a proclamé son impartialité en un poème où il s'adresse à la reine :

Aux chemins que le temps efface,
Comme en un jardin déserté,
D'une image de vérité,
J'ai voulu découvrir la trace.

Un historien si laborieux, si soigneux, si plein de conscience avait en horreur les vies plus ou moins romancées, bâclées sur des documents imprimés plus ou moins suspects. Feuilletant avec moi, chez un libraire, un ouvrage de ce genre qui venait de paraître, il s'écria : « Ce n'est pas malin de faire en peu de temps un tel livre ; voilà un auteur qui, de sa vie, n'a jeté les yeux sur un document manuscrit. »

L'érudition n'avait pas desséché l'âme de ce fils de Pétrarque. A chaque tournant de son chemin, sa muse familière le guettait. Un jour, à l'issue d'un repas où il avait montré toute sa science de l'histoire et conté de sa voix chantante mainte anecdote savoureuse, les enfants d'un de nos confrères lui ayant tendu un livre à signer, il improvisa pour eux les strophes d'une grâce ailée que je vais vous lire :

Les fleurs semblaient sans pareilles
Dans le jardin provençal
Où j'ai vu le grand Mistral,
Et l'air était plein d'abeilles.

Et tandis que m'enchantait
La parole du poète,
L'essaim des filles d'Hymette
Autour de lui voletait.

En balançant une tige,
La main du maître clément
Les écartait doucement :
« Mais, ô maître, lui dis-je,

» Sans doute elles ont appris
» Qu'un même dessein t'anime,
» Toi qui fais ton miel sublime
» Des beaux mots de ton pays ! »

M. de Nolhac souriait en écrivant cette dernière strophe, car c'est à lui-même qu'il songeait.

RÉFÉRENCES DOCUMENTAIRES

La Documentation Catholique *a eu plusieurs fois l'occasion de citer le nom de S. Exc. Mgr Grente, soit qu'elle ait reproduit quelques-unes des pages écrites par l'éminent prélat, soit qu'elle ait rendu compte de ses œuvres dans le diocèse du Mans ou de son activité littéraire. On trouvera ci-après l'énumération des articles et informations le concernant :*

Notice biographique : t. 36, col. 1149 ; — Sa mission avec le cardinal Dubois en Syrie (1919-1920) : t. 17, col. 1514-1519 ; — Sur le cardinal Dubois : t. 22, col. 751 ; — Sur la mission du cardinal Dubois en Orient : t. 22, col. 723 ; — L'état du diocèse du Mans (1934) : t. 32, col. 1077-1082 ; — L'état du diocèse du Mans (1. 6. 1929) : t. 23, col. 1521-1528 ; — Approbation des statuts de la Compagnie Saint-Georges des brancardiers de Lourdes (diocèse du Mans) : t. 19, col. 1243-1245 ; — Lettre collective épiscopat (24. 3. 34) sur les remèdes aux maux actuels : t. 31, col. 803-810 ; — Ordonnance du 1. 11. 29 concernant la recherche des écrits de Mgr Grandin en vue de l'introduction de sa cause de béatification : t. 22, col. 928-929 ; — Sur la volonté d'indépendance et d'union dans l'action (lettre pastorale 1933) : t. 29, col. 799-800 ; — Communiqué du 12. 8. 34 pour l'Institut catholique d'Angers : t. 32, col. 398-400 ; — Communiqué sur l'appel des pouvoirs publics aux contributions volontaires et à l'emprunt : t. 15, col. 1582-1583, 1650 ; — Allocution à l'occasion du nouvel an 1935 : sur la paix : t. 33, col. 121 ; — Vœux de Noël 1935 et de nouvel an 1936 (concorde relig. et sociale) : t. 35, col. 236-237 ; — Vœux de nouvel an 1937 : confiance en Dieu : t. 37, col. 251-252 ; — Sur la situation de la France et les élections législatives de 1928 (vœux au seuil de 1928) : t. 19, col. 275 ; — Sur les élections législatives de 1932 (Allocution, 31. 12. 1931) : t. 27, col. 1105 ; — Sur les élections législatives de 1936 et les résolutions de l'assemblée des cardinaux et archevêques : t. 36, col. 13-14 ; — Sur le centenaire du R. P. Vincent de Paul Bailly : t. 28, col. 1258 ; — Sur Joffre : t. 27, col. 1550 ; — A propos des directions du Pape concernant « l'Action française », t. 16, col. 666 ; — Condamnation de *l'Echo du Maine* : t. 19, col. 1619.

Compte rendu de ses œuvres oratoires et pastorales : t. 29, col. 531-532.

Etude sur son œuvre et ses titres à l'Académie (Pierre d'Hérouville) : t. 37, col. 1233-1239 ; — Ouvrages signalés : *La bienheureuse Jeanne de Valois (Jeanne de France) d'après les procès canoniques* : t. 8, col. 1081 ; — *Une mission dans le Levant* : t. 9, col. 960.

Dictionnaire analogique, Répertoire moderne, Des mots par les idées, Des idées par les mots, par M. Charles Maquet, agrégé de grammaire. — Un vol. 20 × 13 cm. de 600 pages, relié pleine toile. Prix : 42 francs. Librairie Larousse, Paris. 1937.

On demandait depuis longtemps à la librairie Larousse de rééditer le *Dictionnaire analogique* de Boissière. Une refonte complète s'imposait : c'est un ouvrage entièrement nouveau qu'elle publie aujourd'hui, conçu sur le même plan, dans le même esprit, mis au courant de la langue actuelle et présentant de nombreuses améliorations.

Ce dictionnaire sera un instrument de travail indispensable à ceux qui préparent un livre, un article, un discours et en général à tous ceux qui ont à exprimer des pensées.

L'auteur n'a négligé aucun détail qui pût contribuer à la clarté de l'exposé et de la lecture. Il a éliminé les mots inutiles, les mots vieillis comme les mots de remplissage et introduit tous les mots qui expriment les différents aspects de la vie actuelle. Une disposition typographique très claire, malgré la densité du volume, et une concordance rigoureuse entre le répertoire et la succession des « mots-centres » rendent cet ouvrage très pratique.

Louis Meyer.

COMMUNISTES ET CATHOLIQUES

La main tendue...

« Sans rien abandonner de leurs principes pervers, les communistes invitent les catholiques à collaborer avec eux sur le terrain humanitaire et charitable comme on dit, en proposant parfois même des choses entièrement conformes à l'esprit chrétien et à la doctrine de l'Eglise... Le communisme est intrinsèquement pervers, et l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne. » S. S. PIE XI.

Entre le communisme et le catholicisme aucun compromis n'est possible. « La religion et le communisme sont incompatibles aussi bien théoriquement que pratiquement », avouait le dialecticien russe Boukharine dans son A B C du communisme *(édition de 1923, p. 246). La base philosophique du communisme marxiste est le matérialisme. « A ce titre, il est aussi implacablement opposé à la religion que le matérialisme des encyclopédistes du* XVIII*e siècle. »* (LÉNINE.) *Dans le programme de l'Internationale communiste (§ VII), nous lisons cette déclaration de guerre : « La lutte contre la religion, cet opium du peuple, doit être poursuivie inflexiblement et systématiquement. »*

Pour Karl Marx, la religion n'a aucun contenu réel : c'est l'homme qui invente la religion. Elle est un simple phénomène social : « La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit d'une civilisation dont est exclu l'esprit. Elle est l'opium du peuple. » (Œuvres philosophiques, *t. I, p. 83.*) *Reprenant la pensée de son maître, Lénine écrira : « La foi en une vie meilleure dans l'au-delà naît tout aussi inévitablement de l'impuissance des classes exploitées en lutte contre les exploiteurs, que la croyance aux divinités, aux diables, aux miracles, etc., naît de l'impuissance du sauvage en lutte contre la nature... La religion est une espèce grossière d'eau-de-vie spirituelle dans laquelle les esclaves du capital noient leur être humain et leurs revendications pour une existence tant soit peu digne de l'homme. » Le véritable bonheur du peuple exige donc l'abolition de la religion.*

Toujours d'après les grands maîtres du marxisme, la religion plonge ses racines les plus profondes dans la société capitaliste : « Cet état, cette société produisent la religion qui est un état de conscience du monde absurde parce qu'ils sont un monde absurde... La religion est le motif général de consolation et de justification de ce monde. » (KARL MARX, *Ibid.*) *« A celui qui travaille, la religion enseigne la résignation ici-bas et lui offre l'espérance d'un salaire céleste. »* (LÉNINE.) *La religion est une des formes d'oppression des classes travailleuses par les classes dirigeantes.*

C'est pourquoi la lutte contre la religion doit être liée et subordonnée à la lutte de classes. C'est ce que Marx a exprimé en disant : « La lutte contre la religion est ainsi indirectement la lutte contre ce monde dont l'arome spirituel est la religion. » Le problème, pour les communistes, est de passer de la société capitaliste à la société socialiste, « où, les classes ayant cessé d'exister et la technique ayant atteint un très haut niveau, le mirage religieux s'évanouira ». (LUCIEN HENRY, Sur la religion, p. 10.)

Jusqu'à ces derniers temps, en France, la lutte contre la religion était inscrite en tête du programme de nos communistes. Dans l'Humanité *du 19 avril 1931, on pouvait lire : « Religion et communisme sont inconciliables. Un véritable révolutionnaire ne peut faire la moindre concession à l'esprit religieux. » Vers la même époque, les communistes fondaient la « Ligue des travailleurs Sans-Dieu » pour lutter contre la religion et contre l'activité sociale de l'Eglise.*

Mais en 1936, nous assistons à un brusque « tournant » du parti communiste français. On met une sourdine aux attaques contre la religion, on liquide sans bruit la Ligue des Sans-Dieu. Bien plus, on commence à faire des avances aux catholiques. Le 17 avril, le secrétaire général du parti lançait un vibrant appel aux travailleurs catholiques. C'était la fameuse politique de la « main tendue » qui commençait.

Les communistes sont restés fidèles à cette tactique (1). *Le 26 octobre 1937, au Palais de la Mutualité, à Paris, M. Maurice Thorez, dûment mandaté par son parti, a renouvelé son appel aux catholiques.*

RAPPORT DE M. MAURICE THOREZ

A cette conférence d'information, réservée aux cadres des cinq régions parisiennes du parti communiste, avaient été conviés, les représentants de la presse et plusieurs personnalités catholiques (2).

Après avoir rendu un hommage ému à la mémoire de Paul Vaillant-Couturier et après avoir fait un exposé des derniers résultats électoraux et de la situation extérieure, M. Maurice Thorez aborda l'objet essentiel de son rapport : la politique communiste envers les catholiques. Nous reproduisons cette partie du discours, d'après le texte publié dans l'Humanité *du 28 octobre 1937* (3) :

« La main tendue... » (4)

L'appel à l'union fraternelle et à la collaboration confiante entre travailleurs communistes et catholiques, lancé par notre parti le 17 avril 1936, au micro de Radio-Paris, a eu des répercussions considérables

---

(1) Les communistes prétendent que les résultats ont dépassé leurs espérances (FLORIMOND BONTE, *Les catholiques dans la cité et les communistes*, pp. 5, 8).

(2) « Une trentaine de personnalités catholiques avaient répondu à cette première invitation, sans compter des catholiques adhérents au parti. Et l'on reconnaissait parmi eux des personnalités autorisées, des membres de groupes d'études, des journalistes de *la Croix*, de *l'Aube*, d'*A la Page* et de *l'Epoque*, etc., et les hommes de cœur qui consacrèrent hier leurs efforts aux enfants basques et qui veulent étendre les mêmes efforts aux enfants asturiens. » (*Humanité*, 28. 10. 37).

(3) Ce rapport a été édité en plaquette par les soins des éditions du Comité populaire de propagande du parti communiste. En vingt jours, 135 000 brochures auraient été vendues (*Humanité*, 20. 11. 37).

(4) Les sous-titres figurent dans *l'Humanité*. Les notes ont été ajoutées par *la Documentation Catholique*.

dont on ne peut encore mesurer tous les effets.

Pour ou *contre*, l'opinion a été soulevée. Personne n'a pu rester indifférent dès que fut posée avec vigueur et netteté par les communistes la question de la « main tendue ». Une vaste controverse s'est instituée qui témoigne de l'importance du problème.

Des centaines de catholiques parmi lesquels de nombreux prêtres nous ont écrit, les uns approuvant hautement, les autres se réjouissant de notre bonne intention, émettant toutefois des doutes, faisant des réserves, demandant des explications complémentaires.

Nous avons reçu des lettres d'hommes et de femmes, de jeunes et de vieux, d'ouvriers, de paysans, de commerçants, d'intellectuels.

De Lille, un père de famille, catholique pratiquant, écrivit en juillet 1936 qu'il avait attaché peu d'importance au premier appel, que l'on pouvait être tenté de croire dicté par l'intérêt électoral. Mais il n'hésitait pas à nous dire son accord et à nous encourager, en constatant par la suite notre persévérance inflexible.

J'ai relaté, au cours d'une séance du Comité central, l'entretien que j'eus avec le curé d'Ivry qui collabore, depuis longtemps, comme beaucoup d'autres prêtres de banlieue, à l'effort du Comité d'entr'aide aux chômeurs constitué sur l'initiative de notre parti communiste.

A Nice, dans un grand meeting rassemblant 10 000 auditeurs, un jeune prêtre est venu, selon ses propres termes « serrer avec joie la main que nous tendons aux catholiques ». J'ai reçu cet hiver un vieux curé de province qui n'avait pas voulu regagner son village avant de m'avoir exprimé sa sympathie pour la politique d'union du parti communiste.

Les colonnes de la presse entière se sont remplies d'avis ou de commentaires, d'objections et de recommandations. Tous, ou presque tous, les journaux, quotidiens et hebdomadaires, ont participé et participent à la discussion. De nombreuses revues ont publié sur la question des études plus ou moins solides, plus ou moins favorables. De nombreux volumes ont paru, certains sous la signature de personnages considérés.

Naturellement, les injures et les insultes ne nous ont pas été épargnées. Les fascistes, pour qui la religion est synonyme d'hostilité à la classe ouvrière et au communisme, ont été les plus acharnés et les plus grossiers. On a repris contre nous le reproche, si peu original, de manœuvrer, de ruser, d'agir avec duplicité. Enfin même, des déclarations retentissantes ont été faites, des interdictions prononcées ou renouvelées contre le communisme et contre toute collaboration avec les communistes.

Mais comme chaque fois, l'idée lancée par les communistes a fait son chemin, elle s'est imposée. Elle s'impose, elle s'imposera de plus en plus.

Alors que tout près de nous on avait marqué un certain étonnement, feint ou réel, alors que quelques-uns de nos amis et alliés du Front populaire persistaient à nous cribler de railleries, à nous attaquer injustement, Léon Blum fit à un hebdomadaire catholique cette déclaration :

> Vous me demandez si je crois possible une collaboration entre les catholiques français et le gouvernement de Front populaire ? Assurément, je la crois possible... et du moment qu'elle est possible, les catholiques français ne conviendront-ils pas qu'elle est souhaitable ? (1)

(1) Interview parue dans *Sept* (12 février 1937). — Cf. *D. C.*, t. 37, col. 1471, en note.

Puis le citoyen Henri Guernut, radical-socialiste, ancien ministre, ancien secrétaire de la Ligue des Droits de l'Homme, publia dans *la France de Bordeaux* un article montrant la nécessité de bons rapports entre laïques et catholiques et souhaitant le rapprochement « entre tous les groupements internationaux qui, au-dessus de la brutalité des instincts, maintiennent la primauté de la conscience » (1).

Enfin *l'Ere Nouvelle*, journal dirigé par des radicaux, apporta le mois dernier, à plusieurs articles consacrés au sujet qui nous intéresse, la conclusion suivante : « Il est sage pour les radicaux d'enterrer l'anticléricalisme. » (2)

Une fois de plus nous avions eu raison. Il semble donc opportun de préciser notre attitude, d'en définir les raisons, d'en fixer les buts.

Profession de foi matérialiste.

Rappelons d'abord la déclaration faite au micro l'année dernière :

> Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan, nous qui sommes des laïques, parce que tu es notre frère et que tu es comme nous accablé par les mêmes soucis.

Cette proposition contient deux affirmations :

1° Les communistes sont des laïques, des matérialistes ;

2° Il existe une solidarité de fait, matérielle, économique et sociale, entre travailleurs catholiques et communistes.

Nous sommes, en effet, nous communistes, les disciples de Marx et Engels, de Lénine et Staline. Nous sommes des marxistes léninistes, des partisans convaincus du matérialisme dialectique, théorie d'avant-garde du prolétariat révolutionnaire.

Nous sommes par là les héritiers authentiques et les continuateurs de la pensée révolutionnaire des matérialistes français du XVIIIe siècle, des grands encyclopédistes, eux-mêmes fils spirituels de cet autre philosophe français Descartes dont nous avons célébré récemment la mémoire.

Marx lui-même a mis en lumière cette filiation doctrinale dans son livre *La Sainte Famille*.

Il écrit :

> De même que le matérialisme cartésien a son aboutissement dans les sciences physiques et naturelles proprement dites, l'autre tendance du matérialisme français aboutit directement au socialisme et au communisme.
>
> Quand on étudie les théories du matérialisme sur la bonté originelle et l'égale intelligence des hommes, sur la toute-puissance, l'expérience, l'habitude, l'éducation, l'influence des conditions extérieures sur les hommes, la haute importance de l'industrie, le bien-fondé de la jouissance, etc., il n'est pas besoin d'une sagacité extraordinaire pour découvrir ce qui les rattache nécessairement au communisme et au socialisme. (KARL MARX, *La Sainte Famille*, t. II, p. 234.)

Les communistes donnent une explication rationnelle, scientifique, du monde et de son évolution.

Confiants dans la valeur de notre doctrine, nous ne voulons dès lors employer dans la propagande de nos conceptions que des armes purement et exclusivement idéologiques.

Tout particulièrement en ce qui concerne la religion nous entendons suivre les conseils d'Engels, de Lénine et de Guesde, lesquels mettaient en garde « contre la moindre atteinte portée aux convictions

(1) Voir *D. C.*, t. 38, col. 548.
(2) *Ibid.*, col. 545.

religieuses des travailleurs ». (LÉNINE, *De la religion*, p. 20.)

Engels, dans un article sur le programme des réfugiés blanquistes de la Commune, a critiqué, en 1874, ceux qui veulent « proclamer l'athéisme comme un article de foi obligatoire ».

Lénine a écrit que « proclamer la guerre à la religion, comme tâche politique du parti ouvrier, n'est qu'une phrase anarchiste ». (*De la religion*, p. 13.)

Mieux, Lénine a admis la possibilité d'accepter l'entrée au parti, non seulement de « tous les ouvriers qui conservent leur foi en Dieu », mais encore des prêtres, à la seule condition évidente que le « prêtre vienne à nous pour se livrer à un travail politique commun et qu'il s'acquitte consciencieusement de sa tâche, sans s'élever contre le programme du parti ». (*De la religion*, p. 20.)

Le parti ouvrier français, dans son XXe Congrès national (Issoudun, 21-23 septembre 1902), il y a trente-cinq ans, adopta une résolution disant que :

> Dans l'anticléricalisme dont font parade depuis quelque temps nos gouvernants et qui ne vise qu'un certain nombre de Congrégations réfractaires à leur légalité, le parti ouvrier français ne peut voir qu'une nouvelle manœuvre de la classe capitaliste pour détourner les travailleurs de leur lutte contre la servitude économique, mère de toutes les autres servitudes politiques et religieuses. (*Histoire des partis socialistes en France*, t. III [Les Guesdistes], par ALEXANDRE ZÉVAÈS, p. 92.)

Le premier maire socialiste de Roubaix, le guesdiste Henri Carrette, établit un repas maigre le vendredi, lorsqu'il institua en 1892 les cantines scolaires. Et cela afin de ne pas blesser la conviction des ouvriers catholiques de Roubaix.

Le matérialisme philosophique des communistes est loin de la foi religieuse des catholiques. Cependant, aussi opposées que soient leurs conceptions doctrinales, il est impossible de ne pas constater chez les uns et les autres une même ardeur généreuse à vouloir répondre aux aspirations millénaires des hommes à une vie meilleure :

« La promesse d'un rédempteur illumine la première page de l'histoire humaine... », dit le catholique.

L'espoir d'une cité universelle reconciliée dans le travail et dans l'amour soutient l'effort des prolétaires qui luttent pour le bonheur de tous les hommes, affirme le communiste.

Engels dans sa *Contribution à l'histoire du christianisme*, publiée en 1895, a écrit :

> L'histoire du christianisme primitif offre des points de contact remarquables avec le mouvement ouvrier moderne. Comme celui-ci, le christianisme était à l'origine le mouvement des opprimés, il apparaissait tout d'abord comme religion des esclaves et des affranchis, des pauvres et des hommes privés de droits, des peuples subjugués ou dispersés par Rome. Tous les deux, le christianisme, de même que le socialisme ouvrier, prêchent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère ; le christianisme transporte cette délivrance dans l'au-delà, dans une vie après la mort, dans le ciel ; le socialisme la place dans ce monde, dans une transformation de la société. Tous les deux sont poursuivis et traqués, leurs adhérents sont proscrits et soumis à des lois d'exception, les uns comme ennemis du genre humain, les autres comme ennemis du gouvernement, de la religion, de la famille, de l'ordre social. Et malgré toutes les persécutions, et même directement servis par elles, l'un et l'autre se frayent victorieusement, irrésistiblement leur chemin. » (*Sur la Religion*, textes de MARX et ENGELS, p. 69.)

Le rôle progressif du christianisme apparaît encore plus tard dans l'effort d'organisation de la charité, de la solidarité, dans la tentative de rendre plus justes et plus pacifiques les rapports entre les hommes de l'époque de la féodalité, dans le souci des communautés religieuses, — ces groupements communistes d'intention, de fait et d'action — qui se donnaient pour mission de conserver, de développer et de transmettre aux siècles futurs la somme des connaissances humaines et les trésors artistiques du passé.

Est-il possible d'évoquer sans émotion les siècles qui ont vu s'élever vers le ciel les flèches de nos magnifiques cathédrales, ces purs joyaux de l'art populaire, qui protestent de toutes leurs vieilles pierres — vivantes pour qui sait les comprendre, — contre la légende du sombre moyen âge ?

Je me prends souvent à comparer aux bâtisseurs de cathédrales, animés de la foi ardente qui soulève les montagnes et permet les grandes réalisations, les constructeurs de la nouvelle cité socialiste, les stakhanovistes, les héros du travail qui font surgir sur le sol libre de l'Union soviétique les usines géantes, les villes entières et aussi les grandioses monuments par quoi s'affirme aujourd'hui l'élan enthousiaste du communisme.

Et plus près de nous encore, en 1789, n'est-il pas vrai que les pauvres curés de village acquis à la cause du peuple de France ont accéléré la marche de la Révolution en se joignant aux délégués du Tiers Etat, en décidant ainsi, au lieu du vote par ordre, le vote par tête favorable aux représentants du peuple, en permettant la proclamation de l'Assemblée nationale constituante ?

C'est un fait que le clergé français avait su rester plus près du peuple et qu'il puisait à ce contact un certain goût de l'indépendance, un sens plus prononcé du national.

L'idéalisme des communistes.

Rien n'est plus étranger au communisme que ce matérialisme vulgaire que certains affectent encore de nous reprocher.

« Par matérialisme, le philistin entend l'abus de la nourriture et de la boisson, le plaisir des yeux, les excès sexuels, un train de vie fastueux, la convoitise, l'avarice, la cupidité, la chasse aux profits et les manœuvres à la Bourse, bref, tous les vices sordides auxquels il s'adonne lui-même en secret... », ainsi s'exclame Engels dans sa critique de Feuerbach (p. 69).

Le communisme, c'est, au contraire, un idéal noble et pur, une source inépuisable d'élans généreux qui exalte chez ses partisans le dévouement et l'esprit de sacrifice.

D'ailleurs, laissons la parole à un prêtre catholique :

> Que le communisme puisse même présenter des exemples magnifiques d'un tel ascétisme, cela n'est pas douteux. A commencer par leurs grands maîtres : Marx, Engels, Lénine. Ce que ces hommes ont enduré pour leur idéal, de souffrances, de privations, de sévices, dépasse certainement la mesure commune et atteint à une prodigieuse grandeur : l'exil, la prison, le camp de concentration, la Sibérie, souvent la menace de mort ! A combien de militants de tels hommes n'ont-ils pas insufflé un semblable esprit de sacrifice !...
>
> Il est indéniable que le matérialisme communiste s'accompagne quelquefois, en fait, d'un sens très aigu de l'idéal, de la grandeur, de la beauté, voire d'un souci de sainteté, poursuivie confusément dans une fausse voie mais avec véhémence, avec cette violence dont le Christ

disait qu'elle ravissait le ciel. (Le R. P. Ducattillon, dans *Le communisme et les chrétiens*, p. 29.)

Le communisme, c'est la lutte pour l'homme libre et heureux. Loin de vouloir détruire la grandeur humaine, le communisme, lié à la vie, veut l'asseoir sur des bases vraies, réelles, il veut créer les conditions nécessaires à l'épanouissement de toutes les facultés humaines.

Le communisme est un véritable humanisme.

Le communisme veut sauver la famille menacée socialement et moralement par la servitude économique, par les conditions inhumaines qui sont faites au père de famille, par la situation créée à la mère qui a été contrainte d'abandonner son foyer, de délaisser ses enfants, pour travailler à l'usine, au magasin.

Le communisme veut protéger l'enfance, notre plus doux espoir, d'abord en assurant aux parents la possibilité de nourrir convenablement leurs petits mioches, de les vêtir décemment, puis en donnant au père et à la mère la possibilité de veiller eux-mêmes à l'éducation de leurs enfants.

Le communisme veut assurer l'ordre dans la cité par la collaboration fraternelle de producteurs libres.

Le communisme veut créer les conditions d'un progrès illimité des sciences et des arts.

Les communistes obéissent donc à une morale supérieure, car « la vraie morale, ainsi que la vraie politique, est celle qui cherche à rapprocher les hommes afin de les faire travailler par des efforts réunis à leur bonheur mutuel... » (Holbach, *Système social*, p. 116.)

Le communisme libère l'humanité.

Et quel est présentement l'obstacle essentiel au rapprochement des hommes, à leur bonheur mutuel ?

C'est l'oppression économique qu'un petit nombre de riches et d'opulents, de maîtres inhumains et cupides fait peser sur l'infinie multitude des prolétaires soumis à un joug presque servile.

L'encyclique *Rerum Novarum*, du Pape Léon XIII, a dénoncé ce mal en 1891, presque dans les mêmes termes que le *Manifeste communiste* de Marx et d'Engels, plus vieux d'un demi-siècle. Mais depuis quelques décades, la situation est devenue plus terrible encore pour les masses laborieuses.

Ecoutez plutôt :

Ce qui, à notre époque, frappe tout d'abord le regard, ce n'est pas seulement la concentration des richesses, mais encore l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui d'ordinaire ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré.

Ce pouvoir est surtout considérable chez ceux qui, détenteurs et maîtres absolus de l'argent, gouvernent le crédit et le dispensent selon leur bon plaisir. Par là ils distribuent en quelque sorte le sang à l'organisme économique dont ils tiennent la vie entre leurs mains, si bien que sans leur consentement nul ne peut plus respirer.

Cette concentration du pouvoir et des ressources, qui est comme le trait distinctif de l'économie contemporaine, est le fruit naturel d'une concurrence dont la liberté ne connaît pas de limites : ceux-là seuls restent debout qui sont les plus forts, ce qui souvent revient à dire, qui luttent avec le plus de violence, qui sont les moins gênés par les scrupules de conscience.

A son tour cette accumulation de forces et de ressources amène à lutter pour s'emparer de la puissance, et ceci de trois façons : on combat d'abord pour la maîtrise économique ; on se dispute ensuite le pouvoir politique, dont on exploitera les ressources et la puissance dans la lutte économique ; le conflit se porte enfin sur le terrain international, soit que les divers Etats mettent leurs forces et leur puissance politique au service des intérêts économiques de leurs ressortissants, soit qu'ils se prévalent de leurs forces et de leur puissance économique pour trancher leurs différends politiques.

De qui est cette page où se trouvent justement soulignées les tendances au fascisme et à la guerre du capitalisme moderne ? De Lénine, qui analysa de façon si géniale la décomposition du capitalisme arrivé à sa dernière phase, à l'impérialisme ? Non, elle est extraite de l'encyclique *Quadragesimo Anno*, promulguée en 1931 par le Pape Pie XI.

C'est une simple constatation de faits, hélas ! trop réels. C'est donc vouloir nier l'évidence que de se refuser ensuite à envisager les conséquences d'un tel état de choses, en particulier l'aggravation de la lutte des classes. La lutte des classes n'a pas été proclamée ou suscitée par de méchants communistes ; elle existe en dehors de notre bonne ou mauvaise volonté ; nous nous proposons de la faire cesser en supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme, en conduisant à la disparition des classes elles-mêmes.

Et la dernière encyclique, datée du 29 septembre 1937, un mois, ne dit-elle pas : « C'est ainsi que l'on voit d'un côté les classes de citoyens se livrer une lutte acharnée parce que les uns possèdent de très grandes richesses, tandis que les autres doivent, au contraire, gagner par un dur travail quotidien leur pain et celui de leur famille. » (1)

La lutte des classes est un fait ; elle est même, reconnaît le R. P. Ducattillon, un « agent d'évolution historique ». (*Communisme et christianisme*, p. 78.)

Où est dès lors le remède au mal reconnu de tous, sinon dans l'achèvement d'une transformation économique qui s'opère sous nos yeux et que les privilégiés voudraient retarder parce qu'ils veulent conserver un régime où le travail collectif et social de l'immense masse des producteurs non possédants profite à la seule minorité parasite qui s'est accaparée des richesses de la nation ?

Où est le remède, sinon dans le terme de cette évolution progressive des formes de production qui a conduit des communautés primitives à l'esclavage antique, de l'esclavage à la féodalité, de la féodalité au capitalisme, et qui conduit inévitablement au socialisme, au communisme ?

Ce qui dès à présent est admis par tout homme de bon sens, par tous les vrais républicains, c'est que les grands moyens de production, les monopoles, les trusts, qui rançonnent le peuple et mettent en péril la souveraineté nationale, peuvent et doivent redevenir propriété collective de la nation.

C'est aussi l'avis du Pape : « Il y a certaines catégories de biens pour lesquels on peut soutenir avec raison qu'ils doivent être réservés à la collectivité, lorsqu'ils en viennent à conférer une puissance économique telle qu'elle ne peut sans danger pour le bien public être laissée entre les mains des personnes privées. » (Encyclique *Quadragesimo Anno*.)

---

(1) Encyclique *Ingravescentibus malis*. — Cf. *D. C.*, t. 38, col. 516.

Supprimer la puissance néfaste des « 200 familles », c'est aller au secours de la petite propriété rurale et artisanale, c'est sauver de la ruine et de l'expropriation les boutiquiers et les paysans de France.

Le communisme a repris l'exhortation de saint Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas manger non plus. » (Deuxième épître aux Thessaloniciens.) Dans la société communiste, le travail cessera enfin d'être une malédiction. Il deviendra une question d'honneur, une vertu civique ; il conférera une gloire supérieure à celle que peut procurer le courage dans les combats meurtriers qui déciment l'humanité.

Sur un autre plan, le communisme peut se réclamer de la sagesse des anciens qui disaient : « D'abord vivre, ensuite philosopher. » En libérant l'homme de la servitude économique et politique, en lui assurant le pain quotidien, c'est-à-dire une vie matérielle digne et libre, le communisme lui permet de goûter au pain de l'esprit, de s'élever aux satisfactions les plus pures de la science et des arts.

Mais sans attendre l'établissement de la cité future, les communistes estiment qu'il convient de travailler à améliorer dans l'immédiat la condition des ouvriers, et, d'une façon générale, de tous les malheureux.

Les communistes accordent une grande attention aux intérêts les plus minimes des travailleurs ; membres des syndicats de leurs corporations respectives, les communistes ont à cœur d'être parmi les meilleurs syndiqués et de contribuer avec ardeur à l'action revendicative de la classe ouvrière.

Les syndicats confédérés réunifiés comptent, parmi leurs 5 000 000 d'adhérents, des dizaines de milliers et même des centaines de milliers d'ouvriers chrétiens. Des catholiques pratiquants militent activement dans les syndicats cégétistes ; on en trouve à la tête des Fédérations.

L'idée de l'unité syndicale complète progresse peu à peu. Ceux qui inspirent l'activité des syndicats chrétiens ont admis qu'en vue de sauvegarder les intérêts ouvriers un accord pouvait être conclu entre les syndicats chrétiens et confédérés. Les syndiqués voudront certainement plus qu'une entente occasionnelle entre leurs organisations. Ils exigeront l'unité dans un seul syndicat. Rien ne saurait justifier plus longtemps la division, d'autant plus que la C. G. T. admet dans son sein tous les salariés, quelles que soient leurs opinions politiques, leurs conceptions religieuses ou philosophiques. De leur côté, les syndicats chrétiens ont condamné résolument dans leur dernier Congrès international le corporatisme pratiqué en certains pays, telle l'Autriche, considérant avec raison que c'est là une forme de fascisme contraire par nature aux intérêts des travailleurs.

La charité.

« L'entente dans l'ordre de la charité est possible », a écrit quelque part un prêtre catholique. C'est le but essentiel de notre politique de la main tendue, préciserons-nous. Nous entendons le terme même de « charité » au moins dans le sens large « d'amour du prochain ».

La charité, pour nous, n'est pas cette philantropie hypocrite qui fait de la misère humaine, obligée de recourir à l'aumône, l'amusement des aristocrates de l'argent, procurant ainsi des satisfactions à leur amour-propre et à leur arrogance. La charité, pour les communistes, c'est la vieille règle de solidarité humaine : « Un pour tous, tous pour un. »

Et comme il n'y a même pas chez les communistes la croyance qu'il pourrait leur être tenu compte dans une autre vie de leurs mérites et de leurs œuvres, de leur « renoncement temporel » en ce monde, la charité, l'esprit de solidarité, le dévouement au bien commun de nos militants, sont le témoignage du désintéressement le plus pur, à l'exemple de celui du bon Samaritain.

D'ailleurs, pourrait-on se refuser à collaborer entre croyants et athées, lorsqu'il s'agit de sauver tant de pauvres innocents, des enfants, des femmes, des malades, des déshérités. Lorsque montent les flammes de l'incendie, s'inquiète-t-on de l'opinion de celui qui fait la chaîne ?

Dans nos villes de la banlieue parisienne, communistes et catholiques, laïcs et croyants, ont ensemble réalisé de fructueuses collectes au profit des sans-travail. Le maire communiste et le curé de la paroisse ont ensemble stimulé le zèle de tous les hommes de cœur ; les représentants des syndicats, les anciens combattants de toutes tendances, les jeunes et les femmes, ont ainsi recueilli de quoi soulager la détresse des chômeurs et de leurs familles.

Il semble possible d'augmenter le nombre des Comités d'entr'aide, d'étendre leur bienfaisante activité, de venir en aide à d'autres malheureux. Une collaboration étroite des différentes œuvres d'assistance sociale permettrait assurément d'apporter plus complètement encore, et à tous ceux qui sont dans le besoin, le secours parfois vainement espéré.

En vérité, les occasions sont nombreuses de se rencontrer pour faire le bien. Un catholique, Marc Scherer, a constaté honnêtement : « Il advient que l'itinéraire catholique et l'itinéraire communiste se croisent. Cela n'implique assurément aucune similitude de point de départ ni de but poursuivi. Ces rencontres sont des faits. » (1)

Puis il a montré comment les étudiants, unis sur l'initiative de l'Union fédérale des étudiants à tendance communiste, avaient lutté en commun pour l'abaissement des droits universitaires, car « pour aller dire à Monsieur le ministre de l'Education nationale que les étudiants, en majorité, sont pauvres et que les droits exigés d'eux comme péage de la haute culture sont excessifs, on n'a pas à se réclamer du *Capital* ou du Symbole de Nicée. » (2)

La défense des libertés.

Il en est de même, pensons-nous, en ce qui concerne la défense, contre la menace fasciste, des libertés démocratiques, au premier rang desquelles figure la liberté de conscience. Et la liberté de conscience suppose, exige le libre exercice du culte, le libre choix de l'enseignement.

Les communistes sont contre toute législation d'exception visant une catégorie de citoyens à raison de leurs opinions, de leurs croyances, lorsqu'elles sont professées dans le respect de la légalité républicaine (3).

L'article 124 de la Constitution de l'Union des

---

(1) *Communistes et catholiques*, p. 39.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) A propos de ce passage, M. Frossard se demandait dans *l'Homme libre* du 29 octobre si les communistes étaient prêts à abroger les lois de 1901 et de 1904 sur les Congrégations. Mais *l'Humanité* du 30 octobre répondait : « Que M. Frossard se rassure. Le parti communiste français n'est nullement en train d'abandonner la défense de la laïcité et ne songe nullement à proposer l'abrogation de telle ou telle loi ou mesure laïque. »

Républiques socialistes soviétiques déclare expressément :

Afin d'assurer aux citoyens la liberté de conscience, l'Eglise en U. R. S. S. est séparée de l'Etat, et l'école de l'Eglise. La liberté de pratiquer les cultes religieux et la liberté de propagande antireligieuse sont reconnues à tous les citoyens.

L'article 136 prescrit :

Les élections de députés se font au suffrage égal : tout citoyen a le droit d'élire et d'être élu, indépendamment de la race ou de la nationalité à laquelle il appartient, de sa religion et du degré de son instruction (1).

La coexistence de communistes et de catholiques, la collaboration entre eux sont possibles dans un régime de démocratie, et, il va de soi, dans cette forme supérieure de la démocratie qu'est le régime soviétique.

Mais il apparaît de plus en plus clairement que le fascisme, dans les pays soumis à sa brutale et sanglante dictature, ne peut tolérer la moindre liberté politique ou religieuse, qu'il ne supporte pas plus les catholiques fidèles à leur foi que les communistes attachés à leur idéal.

L'idéologie totalitaire du fascisme lui fait craindre et combattre toute manifestation de non-conformisme, même si elle se présente sous les aspects de la religion.

Mussolini a vitupéré récemment contre le communisme, la démocratie, et aussi le « catholicisme ondoyant » (2).

En Allemagne, la persécution hitlérienne frappe indistinctement catholiques et communistes. M. Louis Gillet, dans son livre *Rayons et ombres d'Allemagne* — un reportage impartial que le journal *Gringoire* a refusé de publier, — nous fait connaître quelques péripéties du nouveau Kulturkampf. Les évêques, les prêtres, sont emprisonnés. Les amendes écrasent les fidèles. Mille tracasseries et vexations s'abattent sur eux et sur leurs enfants.

On est stupéfait quand on lit les rapports les plus modérés, comme celui de l'évêque Sproll, de la bassesse et de la monotonie de cette liste d'attentats : faire marcher les petits catholiques en pénitence, à trois pas derrière les autres petits garçons, les peser en public au milieu du marché, parmi les risées générales, sur la balance à bestiaux, les traiter de traîtres, de renégats, aucun moyen n'est négligé pour les humilier, leur imprimer la honte d'être de mauvais Allemands, des inférieurs, des sans-patrie. On crée ainsi une catégorie de rajas et de chiens de chrétiens, une nouvelle Arménie. » (*Rayons et ombres d'Allemagne*, p. 235.)

En violation du Concordat, Hitler a supprimé l'enseignement confessionnel en Allemagne. « Par l'emploi ouvert ou dissimulé de la force, il cherche — selon l'encyclique *Mit Brennender Sorge* — à étrangler le droit garanti par les traités. » Voilà qui n'étonnera pas le Français qui sait comment Hitler, au mépris de ses propres engagements, a rompu de façon unilatérale tous les traités, même ceux librement contractés, qui liaient l'Allemagne aux autres Etats européens.

Un journal luxembourgeois reproduit le 15 de ce mois un tract diffusé clandestinement dans leur pays par les catholiques sarrois :

En hommes profondément croyants, nous avons rempli les engagements pris solennellement, et nous en attendions autant du gouvernement. Pouvions-nous imaginer que le Concordat du Reich, solennellement conclu, serait ainsi foulé aux pieds ? Nos associations confessionnelles et du culte ont été dissoutes. Les écoles confessionnelles ont été supprimées et nos prêtres chassés des écoles. Nos enfants sont désormais livrés à l'enseignement de la folle théorie de la race.

Et après avoir rappelé les coups de force nationaux-socialistes contre les catholiques et leurs organisations, le tract conclut :

Pourquoi énumérons-nous tout cela ? Parce que vous tous avez été trompés avec nous. Tout le peuple travailleur est asservi. Tout le peuple souffre et se lamente et demande la paix et la liberté. C'est pourquoi, population de la Sarre, nous nous adressons à toi. Rapprochons-nous davantage les uns des autres. Soyons plus unis qu'auparavant. La liberté de conscience est aussi votre liberté. Liberté à tout notre peuple !

Contre les crimes du nazisme, tous les honnêtes gens, sans distinction d'opinion et de religion, protestent à travers le monde civilisé. Avertis par l'exemple tragique de l'Allemagne, les catholiques belges n'ont pas hésité, à l'appel même du cardinal-archevêque de Malines, à s'unir aux libéraux, aux socialistes et aux communistes pour infliger une retentissante défaite aux rexistes, agents de Hitler en Belgique (1).

Le fascisme, c'est la guerre.

Partout ailleurs, les dirigeants fascistes apparaissent comme les instruments serviles des dictateurs de Berlin et de Rome. Il en est ainsi dans la malheureuse Espagne, où la sédition des rebelles contre le gouvernement régulier de la République a déclenché une horrible guerre civile.

M. Louis Gillet rapporte que l'affaire espagnole fut montée avec beaucoup de soin, dès l'hiver 1935, par Rome et Berlin :

L'Espagne offre seule des bases maritimes commandant à la fois l'Atlantique et la Méditerranée, permettant de couper les communications avec l'Afrique du Nord et le Nouveau Monde, de combattre la puissance navale de l'Angleterre. Il n'y a pas d'autre secret de l'affaire espagnole. Ce sont des positions stratégiques qu'on occupe en prévision d'une bagarre future. Joignez à cela une question de cuivre et de pyrites nécessaires pour la fabrication des obus et des explosifs et dont il y a des gisements considérables en Espagne. Le jeu est clair et la manœuvre parfaitement dessinée. (*Rayons et ombres d'Allemagne*, p. 172.)

Franco est donc convaincu de forfaiture. Traître à son gouvernement, il est traître à son pays, devenu le centre d'opération du fascisme international contre la démocratie et contre la paix. Et certains prétendent honorer cet officier parjure, qui voudrait couvrir du manteau de la religion ses crimes contre le peuple espagnol.

Est-il vrai que le massacre du peuple basque par les mercenaires maures et les aviateurs hitlériens et païens de Franco, que l'assassinat des femmes et des enfants, du prêtre tué à son autel — car le

(1) Constitution du 5 décembre 1936. — Cf. *D. C.*, t. 37, col. 756.
(2) Cf. *D. C.*, t. 38, col. 554.

(1) Cf. *D. C.*, t. 37, col. 1471, note 2.

culte public ne fut jamais interrompu en Biscaye, — est-il vrai que la destruction de Guernica, sanctuaire des traditions basques, aient « ajouté une nouvelle splendeur à la gloire de la chevaleresque Espagne » ? (1)

Combien noble et émouvante fut la protestation douloureuse des personnalités catholiques qui demandaient en mai 1937 à leurs coreligionnaires, « sans distinction de parti, d'élever la voix les premiers pour que soit épargné au monde le massacre impitoyable d'un peuple chrétien » !

Notre cher Vaillant, qui fut au service de toutes les causes généreuses, était allé à plusieurs reprises au pays basque. Il y avait rencontré catholiques, religieux, communistes. Il avait transmis au monde civilisé le message des Carmes implorant la paix du Christ.

Communistes et catholiques se sont unis là encore pour la défense des libertés et pour rétablir la paix.

Unis pour la paix.

Car il ne s'agit plus seulement d'empêcher la guerre. Il faut la faire cesser.

Quelle amère dérision que ces bavardages odieux des diplomates et des gouvernements sur la paix maintenue alors que la guerre fait rage en Espagne et en Chine !

Ces deux pays sont membres de la Société des Nations comme l'Abyssinie et sont victimes d'une agression préméditée de la part des Etats fascistes et militaristes qui ont déserté la Société des Nations pour être plus libres dans l'exécution de leurs desseins.

Personne qui puisse désormais nier la froide volonté de guerre des dictateurs fascistes. Le président de la République des Etats-Unis, le grand démocrate Roosevelt, vient de le proclamer une fois de plus dans un discours retentissant.

Oui, pour éviter au monde l'horreur indicible d'un chaos sanglant où risquerait de sombrer définitivement toute civilisation, il est temps d'unir tous les peuples, tous les hommes de bonne volonté.

Déjà, dans le Rassemblement universel de la paix, une collaboration loyale s'est établie entre catholiques, démocrates, libéraux, socialistes et communistes.

Ainsi, peu à peu, et en dépit de toutes les difficultés, les mains tendues de part et d'autre se rejoignent pour le plus grand bien de tous.

L'union entre catholiques et communistes est nécessaire, elle est possible, elle est en voie de réalisation. Elle exige simplement une bonne foi réciproque, un mutuel esprit de tolérance.

Pour notre part, et quoi qu'il arrive, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, nous avons la ferme résolution de persévérer dans notre politique de la main tendue.

Et nous avons la certitude que le succès couronnera nos efforts.

Comme pour le Front unique, comme pour le Front populaire, il ne s'agit pas pour nous d'une manœuvre, d'un calcul électoral, d'une tactique occasionnelle. Les textes des fondateurs de notre doctrine que je me suis permis de rappeler prouvent assez que notre attitude à l'égard de la religion, à l'égard des catholiques, n'a pas été décidée en fonction d'une situation variable.

Comme pour le Front unique, comme pour le Front populaire, nous ne nous laisserons arrêter par aucune difficulté, aucun refus, aucune interdiction. Notre patience et notre persuasion viendront encore une fois à bout des résistances.

Notre parti communiste fait en France figure de novateur. Il lui a suffi simplement d'agir conformément aux principes du marxisme-léninisme. C'est vrai dans le domaine de la politique générale et dans le cadre des questions d'organisation.

Sur notre initiative le Front unique, puis le Front populaire ont triomphé. L'union entre communistes et catholiques connaîtra le même triomphe. Nous avons les premiers dénoncé courageusement le péril hitlérien, nous avons les premiers montré l'injustice, l'erreur et les conséquences redoutables pour l'Espagne républicaine, pour la France et pour la paix, de la néfaste politique dite de non-intervention. Nous avons été calomniés, méprisés, haïs, mais tous ceux qui ont des yeux pour voir conviennent désormais que notre seul tort fut d'avoir raison avant tout le monde.

Nous avons, il y a treize ans, modifié l'organisation du parti. Nous avons transporté dans les entreprises nos groupes de base, nos cellules, afin de permettre aux ouvriers communistes, en contact toujours plus étroit avec leurs frères de l'usine, de travailler mieux encore à les défendre. On s'est moqué des « cellulards », n'est-ce pas ? et maintenant nos camarades socialistes créent leurs amicales d'entreprise ! Nous nous en réjouissons doublement, parce que tombe une objection à l'unité totale et rapide, à l'union dans un seul parti de la classe ouvrière.

Camarades, l'esprit d'initiative, le dévouement absolu à la cause du peuple, le sens de la discipline, la loyauté, dans nos rapports avec nos amis et alliés, l'audace théorique, la fermeté de tactique et la prudence politique, voilà les raisons des progrès et des succès de notre parti communiste au cours de ces dernières années.

En avant donc, calmes et forts, pour de nouvelles victoires ! En avant, communistes, pour le salut de notre peuple, pour le bien de l'humanité !

Article de M. Marcel Gitton.

Certains passages du discours de M. Maurice Thorez ont soulevé quelque émotion dans les milieux socialistes — Ecole libératrice, 28 *novembre ;* Populaire, 20 *et* 22 *novembre — et sans doute aussi chez des militants communistes de la base. On a posé la question : Les communistes abandonnent-ils leurs convictions laïques ? Renoncent-ils à l'enseignement laïque ?*

M. MARCEL GITTON, *membre du Bureau politique du parti, a jugé nécessaire une mise au point. Dans* l'Humanité *du* 24 *novembre* 1937, *il écrit :*

La main que nous tendons fraternellement aux travailleurs catholiques est conforme et nécessaire à notre politique d'union du peuple de France et elle ne vise pas à autre chose qu'à ceci : en face de la misère qui règne à travers le monde, en face de la menace fasciste et des dangers de guerre, notre parti affirme loyalement et sans détour sa volonté de collaborer avec tous les hommes de cœur épris de justice et de liberté, et cela sans leur demander quelles sont leurs opinions philosophiques.

Il ne leur réclame aucune concession, mais, la réciprocité étant de rigueur, il n'abandonne lui-même aucune parcelle de sa conviction laïque.

Et nous continuons à considérer que Karl Marx, et non Lénine, avait raison d'écrire, en 1844, dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du*

(1) Allusion à la lettre de S. Em. le cardinal Verdier adressée à S. Em. le cardinal Goma y Tomas, archevêque de Tolède (7. 9. 1937). — Cf. *D. C.*, t. 38, col. 537.

droit de Hegel: « La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. »

Mais nous estimons qu'il serait d'un effet contraire de vouloir nous battre avec tous ceux qui croient trouver leur idéal dans la religion. Cela ne pourrait qu'aboutir à des luttes fratricides condamnées par Marx, qui a lancé dans son célèbre « Manifeste communiste », rédigé en compagnie d'Engels, l'appel à la réalisation duquel nous nous donnons corps et âme : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous. » Nous sommes adversaires de la contrainte et de la violence envers ceux qui ne pensent pas comme nous, nous respectons leur liberté de conscience, mais, en retour, nous conservons et nous utilisons la liberté de combattre, par la parole et par l'écrit, pour le triomphe de nos conceptions matérialistes.

Et, c'est ainsi que, tout en tendant la main aux travailleurs catholiques, nous restons ce que nous sommes, des communistes, et partant, des laïques. Nous défendons les principes de la laïcité dans tous les domaines, y compris, par conséquent, en matière d'enseignement. Notre main tendue vise simplement à une collaboration loyale, définie en commun, pour le bien de tous les hommes, quelle que soit leur opinion politique ou religieuse. Il ne s'agit pas d'une controverse sur la religion.

... Au reste, il est assez curieux de voir des gens s'opposer à cette collaboration si nécessaire, alors que, parfois, pour un succès électoral, ils n'hésitent pas à combiner dans la coulisse avec les représentants directs de l'Eglise.

Nous n'en poursuivrons pas moins notre action en faveur de l'union de toutes les bonnes volontés parce que tel est l'intérêt du peuple de France.

LÉNINE ET LA RELIGION

Comme le faisaient remarquer les Cahiers d'action religieuse *du 15 novembre 1937, le rapport de M. Maurice Thorez est habile, mais il est mensonger.*

Il voudrait nous faire croire que les communistes, « disciples de Marx et Engels, de Lénine et de Staline », « partisans du matérialisme dialectique », respectent toutes les croyances religieuses. M. Thorez prétend appuyer sa thèse sur l'autorité de Lénine. Mais « il a volontairement omis de citer les textes de Lénine qui expliquent ceux que le secrétaire général du parti communiste a extraits de la brochure De la religion ; *et, ce faisant, il a faussé complètement la pensée de Lénine ».*

Quelles furent les idées fondamentales de Lénine sur la religion? Pour le savoir, il nous faut replacer dans leur contexte les citations si habilement découpées par M. Thorez.

Dans une série d'articles (1902-1920) — réunis par la suite en brochure, sous le titre De la religion, *— Lénine a défini l'attitude du prolétariat à l'égard de la religion et de l'idéalisme bourgeois en général.*

Définition de la religion.

Avec Marx et Engels, Lénine estime que la religion a ses racines dans la société organisée en classes et qu'elle est un instrument d'exploitation du prolétariat entre les mains de la bourgeoisie.

La religion est un aspect de l'oppression spirituelle qui pèse toujours et partout sur les masses populaires accablées par le travail perpétuel au profit d'autrui, par la misère et la solitude. La foi en une vie meilleure dans l'au-delà naît tout aussi inévitablement de l'impuissance des classes exploitées en lutte contre les exploiteurs, que la croyance aux divinités, aux diables, aux miracles, etc., naît de l'impuissance du sauvage en lutte contre la nature. La religion, berçant de l'espoir d'une récompense céleste celui qui peine toute sa vie dans la misère, lui enseigne la patience et la résignation. Quant à ceux qui vivent du travail d'autrui, elle leur enseigne à pratiquer la bienfaisance ici-bas, leur offrant ainsi une justification aisée de toute leur existence d'exploiteurs, leur vendant à bon compte des cartes de participation à la félicité céleste. La religion est l'opium du peuple (1). La religion est une espèce grossière d'eau-de-vie spirituelle, dans laquelle les esclaves du Capital noient leur être humain et leurs revendications pour une existence tant soit peu digne de l'homme. (P. 3.)

« La religion est l'opium du peuple », cette sentence de Marx constitue la pierre angulaire de toute la conception marxiste en matière de religion. Religions et Eglises modernes, organisations religieuses de toutes sortes, le marxisme les considère toujours comme des organes de réaction bourgeoise servant à défendre l'exploitation et à abrutir la classe ouvrière. (Pp. 11-12.)

L'esclavage économique est la cause véritable de l'abêtissement religieux de l'humanité. (P. 10.)

Mais l'esclave qui a pris conscience de sa condition et s'est élevé à la lutte pour son affranchissement cesse déjà à moitié d'être un esclave. L'ouvrier conscient d'aujourd'hui, formé par la grande industrie usinière, instruit par la ville, écarte avec mépris les préjugés religieux, laisse le ciel aux prêtres et aux Tartufes bourgeois et s'attache à la conquête d'une meilleure existence sur la terre. Le prolétariat moderne se rallie au socialisme, qui combat par la science les fumées de la religion, organise l'ouvrier dans la lutte véritable pour une meilleure condition terrestre et le libère de la croyance en la vie future. (P. 4.)

Le parti communiste et la religion.

Les communistes exigent la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ils déclarent la religion chose privée à l'égard de l'Etat. Mais ils ne considèrent pas la religion comme affaire privée par rapport à leur parti, qui « ne peut pas et ne doit pas rester indifférent à l'inconscience, à l'ignorance ou au sombre fanatisme sous la forme de croyances religieuses ». (P. 7.)

Nous avons fondé notre association, le parti ouvrier social-démocrate de Russie entre autres, pour combattre précisément tout bourrage de crânes des ouvriers par la religion. Pour nous, la lutte des idées n'est pas une affaire privée ; elle intéresse l'ensemble du parti et du prolétariat. (P. 8.)

Le parti du prolétariat exige que l'Etat proclame la religion affaire privée, sans pour cela le moins

---

(1) Les éditeurs ont ajouté en note : « Cet aphorisme, tiré de la critique de Marx de la philosophie hégélienne du droit (1844), fut gravé, après la victoire de la révolution d'octobre de 1917, sur le mur, en face de la célèbre chapelle de Notre-Dame d'Ibérie, à Moscou. »

du monde considérer comme une « affaire privée » la lutte contre l'opium du peuple, la lutte contre les superstitions religieuses, etc. (P. 22.) (1)

Le matérialisme dialectique.

Mais ce serait une erreur de tactique de la part les communistes de déclarer ouvertement la guerre à la religion. Comme l'affirmait Engels, parlant du manifeste des blanquistes réfugiés à Londres après la Commune, « cette déclaration de guerre est le meilleur moyen d'aviver l'intérêt pour la religion et d'enrayer son dépérissement effectif. » (P. 12.)

Engels reproche aux blanquistes de ne pas comprendre que seule la lutte de classes des masses ouvrières, amenant les plus larges couches du prolétariat à pratiquer à fond l'action sociale, consciente et révolutionnaire, peut libérer en fait les masses opprimées du joug de la religion, et que **proclamer la guerre à la religion, comme tâche politique du parti ouvrier, n'est qu'une phrase anarchiste** (2)... Déclarer une telle guerre à la religion, c'est, dit Engels, « être plus Bismarck que Bismarck lui-même », c'est-à-dire reprendre la sottise de la lutte bismarckienne contre les cléricaux... Par cette lutte, Bismarck n'a fait que nuire à la cause de la véritable culture, en mettant au premier plan les divisions religieuses au lieu des divisions politiques, il a fait dévier l'attention de certaines couches de la classe ouvrière et de la démocratie, des tâches quotidiennes que comportent la lutte de classe et la lutte révolutionnaire, vers l'anticléricalisme le plus superficiel et le plus bourgeoisement mensonger. (Pp. 12-13.)

Engels exigeait que le parti ouvrier travaillât patiemment à l'œuvre d'organisation et d'éducation du prolétariat, « œuvre aboutissant au dépérissement de la religion », au lieu de se jeter dans les aventures d'une guerre politique contre la religion. (P. 13.)

Les thèses de Karl Marx et d'Engels en matière de religion peuvent paraître à certains comme « un nœud d'absurdes contradictions et d'hésitations, une sorte de méli-mélo formé d'athéisme conséquent et de complaisances pour la religion, une sorte de flottement sans principe entre la guerre révolutionnaire contre Dieu et le désir de complaire aux ouvriers croyants, la crainte de les effaroucher ». C'est une erreur, déclare Lénine. Ce que les ignorants prennent pour des flottements n'est que « la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique. » (P. 15.)

La base philosophique du marxisme, ainsi que l'ont proclamé maintes fois Marx et Engels, est le matérialisme dialectique qui a pleinement fait siennes les traditions historiques du matérialisme du XVIII[e] siècle en France, matérialisme incontestablement athée, résolument hostile à toute religion. (P. 11.)

Voilà qui est indéniable; mais, ajoute Lénine:

Le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels va plus loin que les encyclopédistes dans l'application de la philosophie matérialiste au domaine de l'histoire, au domaine des sciences sociales. Nous devons combattre la religion. C'est l'*abc* de tout le matérialisme et, partant, du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'*abc*. Le marxisme va plus loin. Il dit : il faut *savoir* (1) lutter contre la religion ; or, pour cela, il faut expliquer dans le sens matérialiste la source de la foi et de la religion des masses. On ne doit pas confiner la lutte contre la religion dans une prédication idéologique abstraite ; on ne doit pas la réduire à une prédication de cette nature ; il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement de classe visant à faire disparaître les racines sociales de la religion. (Pp. 15-16.)

Le communiste ne doit pas oublier que « l'oppression religieuse de l'humanité n'est que le produit et le reflet de l'oppression économique au sein de la société ». (P. 9.)

La dépression sociale des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme qui causent chaque jour et à toute heure mille fois plus de plus horribles souffrances, de plus sauvages tourments aux travailleurs du rang que tous les événements exceptionnels tels que guerres, tremblements de terre, etc., — c'est là qu'il faut rechercher aujourd'hui les racines les plus profondes de la religion...

Aucun livre de vulgarisation n'expurgera la religion des masses abruties par le bagne capitaliste, assujetties aux forces destructives aveugles du capitalisme, aussi longtemps que ces masses n'auront pas appris à lutter de façon cohérente, organisée, systématique et consciente, contre les racines de la religion, contre le règne du Capital sous toutes ses formes. (Pp. 16-17.)

La conclusion de Lénine est celle-ci:

Séparer par une barrière absolue, infranchissable, la propagande dialectique de l'athéisme, c'est-à-dire la destruction des croyances religieuses chez certaines couches du prolétariat, d'avec le succès, la marche, les conditions de lutte de classe de ces couches, c'est raisonner sur un mode qui n'est pas dialectique; c'est faire une barrière absolue de ce qui est une barrière mobile, relative; c'est rompre violemment ce qui est indissolublement lié à la réalité vivante. (P. 18.)

Les communistes et les ouvriers chrétiens.

Pour illustrer sa thèse, Lénine prend un exemple:

Le prolétariat d'une région ou d'une branche d'industrie est formé, disons, d'une couche de social-démocrates assez éclairés qui sont, bien entendu, athées, et d'ouvriers assez arriérés ayant encore des attaches à la campagne et au sein de la paysannerie, croyant en Dieu, fréquentant l'église ou même soumis à l'influence directe du prêtre de l'endroit qui, admettons, est en passe de fonder un syndicat ouvrier chrétien. Supposons encore que la lutte économique dans cette localité ait abouti à la grève.

(1) En 1927, Staline disait : « Le parti ne peut pas rester neutre par rapport à la religion ; il fait la propagande antireligieuse contre tout préjugé religieux, parce qu'il défend la science, tandis que les préjugés religieux sont contraires à la science, car toute religion s'oppose à la science... Le parti ne peut pas rester neutre envers les préjugés religieux ; il fera la propagande contre ces préjugés, car c'est un des moyens les plus sûrs de porter préjudice à l'influence du clergé réactionnaire qui soutient les classes exploiteuses et qui prêche l'obéissance à ces classes. Le parti ne peut rester neutre envers ceux qui répandent les préjugés religieux, envers le clergé réactionnaire qui empoisonne la conscience des classes laborieuses. » (*Lutte antireligieuse*, janvier 1933.)

(2) Seuls les passages imprimés en gras ont été cités par M. Thorez.

(1) Ce mot est souligné dans le texte de la brochure.

Un marxiste est forcément tenu de placer le succès du mouvement gréviste au premier plan, de réagir résolument contre la division des ouvriers dans cette lutte en athées et chrétiens, de combattre résolument cette division. Dans ces circonstances, la propagande athée peut s'avérer superflue et nuisible, non pas du point de vue sentimental par crainte d'effaroucher les couches retardataires, de perdre un mandat aux élections, etc., mais du point de vue du progrès réel de la lutte de classe qui, dans les conditions de la société capitaliste moderne, amènera les ouvriers chrétiens à la social-démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée tout court. Dans un tel moment et dans ces conditions, le propagateur de l'athéisme ferait le *jeu* du pope, de tous les popes, qui ne désirent rien autant que remplacer la division des ouvriers, d'après leur participation à la grève, par la division d'après leur foi en Dieu...

Le marxiste doit être matérialiste dialectique, c'est-à-dire envisageant la lutte contre la religion, non pas de façon abstraite, non pas sur le terrain d'abstraction purement théorique d'une propagande toujours égale à elle-même, mais de façon concrète, sur le terrain de la lutte de classe *réellement* en marche, et qui éduque les masses plus que tout et mieux que tout. Le marxiste doit savoir tenir compte de toute la situation concrète. (Pp. 18-19.)

Les communistes « ne refuseront pas et ne devront pas refuser » l'accès du parti aux prolétaires qui gardent « certains vestiges de vieux préjugés ». (P. 9.) *Bien mieux, comme le faisait observer M. Maurice Thorez, Lénine admettait la possibilité d'accepter l'entrée des prêtres au parti :*

Si un prêtre vient à nous pour se livrer à un travail politique commun et qu'il s'acquitte consciencieusement de sa tâche sans s'élever contre le programme du parti (1), nous pouvons l'admettre dans les rangs de la social-démocratie, car la contradiction de l'esprit et des bases de notre programme avec les convictions religieuses du prêtre pourrait dans ces conditions demeurer sa contradiction à lui, le concernant personnellement. (P. 20.)

Non seulement les communistes doivent admettre, mais encore ils « doivent travailler à attirer au parti tous les ouvriers qui conservent encore la foi en Dieu ».

Mais dans quel but?

Nous sommes absolument contre la moindre atteinte portée à leurs convictions religieuses (1), mais nous les attirons pour les éduquer dans l'esprit de notre programme, et non pour qu'ils combattent activement ce dernier. (P. 21.)

LA COLLABORATION N'EST PAS POSSIBLE

Ce qui ressort de ces textes : le communisme veut abolir toutes les religions. Mais pour lutter plus efficacement contre la religion, il lui faut adopter une tactique, une méthode. « Il faut savoir lutter contre la religion. » Lénine conseille à ses disciples de ne pas proclamer leur athéisme dans leur programme afin d'attirer à eux les ouvriers qui conservent encore leur foi en Dieu.

(1) Seuls les passages imprimés en gras ont été cités par M. Thorez.

On voit que M. Thorez est un bon élève de Lénine (1), quand il invite les catholiques à collaborer avec les communistes en les assurant que son parti respecte les convictions religieuses.

Nous ne croyons pas à la sincérité du chef du parti communiste français quand il déclare : « Il ne s'agit pas pour nous d'une manœuvre, d'une tactique occasionnelle. » Oui, la politique de la main tendue n'est qu'une tactique.

D'ailleurs, M. Thorez a commis un jour l'imprudence de l'avouer. Il pouvait croire ce texte oublié. Il remonte, en effet, à juin 1934. Mais M. Georges Izard a eu la bonne idée de le reproduire dans son livre Où va le communisme ? *Voici ce précieux document :*

Nous luttons contre l'Eglise, nous luttons contre les forces cléricales, nous luttons contre le fait que l'Eglise sert les forces de réaction, nous luttons en dehors même du clergé catholique, contre toutes les formes de religion, nous considérons la religion comme l'opium du peuple.

Mais est-ce que ce n'est pas une tactique juste d'essayer de travailler dans les Syndicats chrétiens, de gagner la J. O. C. ? Est-ce qu'il ne faut pas essayer de gagner à nous les paysans, les femmes qui subissent l'influence de l'Eglise ? Est-ce que nous gagnons ces travailleurs lorsque nous nous présentons simplement à l'entrée d'une église avec une grande démonstration d'allure batailleuse dont le résultat est, au contraire, d'assurer l'influence du fascisme sur ces couches ? (Rapport de Thorez à la Conférence nationale ; *Humanité*, 26 juin 1934.)

C'est bien là une tactique ; et une tactique occasionnelle...

M. Thorez veut la révolution. Pour en hâter l'avènement, il a besoin des masses catholiques. Il s'agit pour l'instant de ne pas les effaroucher et de gagner leur collaboration (2). Donc, pas de déclaration de guerre contre la religion. Tout au contraire, la main tendue... Après, quand on aura atteint le but final, c'est-à-dire l'établissement de la « République française des Soviets », on verra à liquider la religion. A ce moment-là, on ne s'embarrassera pas de stratagèmes : tous les moyens seront bons. On suivra l'exemple du « camarade » Staline : on détruira les églises, on assassinera les prêtres...

Mais les catholiques n'écouteront pas la voix — si séduisante soit-elle — de M. Maurice Thorez : « Accepter la main tendue des communistes, ce ne serait plus de l'imprudence, ce serait un suicide. » Cet avertissement nous est donné par un ancien chef communiste, M. Jacques Doriot (Liberté, *30 octobre 1937).*

Les catholiques seront fidèles aux directives de

(1) On a dit de Lénine qu'il était « un opportuniste de génie ».

(2) Anarchistes et communistes ont donné la même explication à cette nouvelle politique des communistes :

« La politique de la main tendue aux Croix de Feu naguère, aux catholiques aujourd'hui, n'a qu'un but : l'union sacrée pour de futurs massacres. Tout le reste n'est que littérature... » (Ernest-Louis, *Libertaire*, 11. 11. 37).

« Quelle explication donner à cette politique placée sous le signe de Janus ? Une seule explication nous paraît logique : la tactique de la main tendue aux catholiques s'intègre dans celle, générale, du « Front français ». Le parti communiste croit à une guerre européenne prochaine et, *dans notre pays allié de l'U. R. S. S.*, il prépare les conditions d'une nouvelle union sacrée. Un point c'est tout. » (Louis Lagorgette, *Populaire*, 22. 11. 37.)

l'Encyclique *Divini Redemptoris*: « *Ils n'admettront sur aucun terrain la collaboration avec le communisme.* » (1)

T. Ferlé.

UN ARTICLE DU R. P. FESSARD

Le R. P. Fessard, rédacteur aux Etudes, *spécialiste du problème communiste, a publié dans* la Croix *(3. 11. 37) l'article suivant: « La main tendue?... Ce que M. Thorez a omis de dire aux communistes et aux catholiques »:*

Une fois de plus, M. Thorez vient de relancer son slogan de propagande: *la main tendue...* Une habile publicité avait été faite, d'aimables et pressantes invitations envoyées aux catholiques les plus en vue et les cadres des cinq régions parisiennes convoqués. Devant cette assemblée stylée au point de s'abstenir de toute *Internationale*, le secrétaire général du parti s'est félicité des résultats déjà obtenus par la tactique nouvelle et a réuni en faisceau les arguments cent fois exposés. Discours habile, mais qui n'apporte rien de neuf. Sinon peut-être une preuve de plus de la volonté des chefs communistes de ne pas répondre au point d'interrogation, à la question préalable que les catholiques opposent à cette « main tendue ».

Que les masses communistes, en obéissant à ce mot d'ordre nouveau, ne soient pas animées des plus noires intentions, nous n'en doutons pas. Elles veulent l'amélioration de leur sort, le bien du peuple, voire celui de toute l'humanité, et, pour cet idéal, beaucoup des leurs consentent à de lourds sacrifices. Mais les chefs? Mais ceux qui, connaissant la doctrine, dirigent le mouvement et savent où ils veulent le conduire, quelle est leur intention? Droite ou tortueuse? Loyale ou déloyale? Tout est là cependant. Car, avant ou après le combat, on serre la main de l'adversaire loyal; mais on ne peut que réserver un autre traitement au fourbe qui se dit votre ami.

Or, si les chefs communistes ne veulent plus être seulement adversaires, mais collaborateurs loyaux du catholique, il leur faut d'abord répondre à la question, publiquement posée, il y a six mois, à Vaillant-Couturier, mais demeurée sans réponse: *Le dialogue catholique-communiste est-il possible?*

Question préalable si nécessaire qu'à l'éluder les communistes rendent vaines leurs protestations d'union, tandis qu'à la poser obstinément le catholique donne la preuve d'une loyauté féconde.

En effet, pour *collaborer* en homme libre et non porter le joug de l'esclave, il faut d'abord *s'entendre* sur des buts *communs*.

Mais, pour s'entendre, il faut parler la même langue, employer des mots qui ont *même sens*. Catholique et communiste veulent le pain, la paix, la liberté. Mais si le sens de ces mots est pour chacun d'eux complètement différent, comment l'entente, prélude de l'action, comment le dialogue serait-il possible?

Or, le sens en est radicalement différent si les *buts derniers* que poursuivent d'un côté les chefs communistes, de l'autre les fidèles de l'Eglise, sont *diamétralement opposés*. Tandis que pour le catholique, pour tout homme loyal, le sens des mots est déterminé par la vérité, comme la morale l'est par le bien, pour le communiste « la moralité est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte du prolétariat » (Lénine), et par suite les mots prennent le sens qui sert le mieux les intérêts du parti, sans égard pour la vérité. « *Il faut être prêt*, recommande expressément Lénine, *à user de tous les stratagèmes, à celer la vérité, à seule fin d'accomplir malgré tout la tâche communiste.* »

« Perversion intrinsèque. »

J'en ai analysé dans les articles de Vaillant-Couturier un cas typique entre mille autres (1). Le procédé, d'ailleurs, a été candidement avoué par Elie Faure à propos des termes *matière* et *esprit*: « Nous revendiquons le droit de nous servir de ces mots-protées pour les besoins du langage et *selon les circonstances où nous avons à les utiliser.* » (*Europe*, 15 avril 1937, p. 451.) Les alliés mêmes du communisme se plaignent de cet esclavage de la vérité pour le plus grand profit du parti et de son dictateur: « Nous sommes un grand nombre ainsi faits, écrit G. Bergery (*La Flèche*, 27. 2. 37), que nous ne pouvons plus avoir confiance en un parti dont chaque geste traduit une manœuvre. » Et dans *le Populaire* du 20 octobre dernier, après avoir opposé M. Thorez-1935 à M. Thorez-1936, L. Lagorgette écrit:

« *L'action communiste se calque sur les intérêts changeants de la diplomatie soviétique. Elle prépare les prolétaires de notre pays à l'acceptation ou au refus de partir en cas de guerre suivant que la France est l'alliée ou l'ennemie de l'U. R. S. S.* Ecrire cela n'est point proférer une injure, n'en déplaise à nos camarades communistes. C'est énoncer une vérité claire comme la lumière du jour. »

Tant que les chefs communistes n'auront pas renoncé à cette « intrinsèque perversion », il est clair comme le jour que tout dialogue est impossible. *Car le dictateur qui dicte ainsi aux mots leur sens fait que le langage du communiste n'a plus — ô ironie! — rien de commun avec celui des autres hommes!*

Ainsi, tous les arguments en faveur d'une collaboration loyale prennent fatalement à nos yeux l'apparence d'attrape-nigauds et de fourberies.

« Le communisme, c'est le véritable humanisme », a proclamé Thorez. Mais, pour lui, le véritable humanisme c'est celui qui, grâce à une lutte des classes avivée par le mensonge et la haine, édifie l'homme-sans-Dieu. Tandis que pour le catholique, c'est *l'homme-avec-Dieu* qui, grâce au sacrifice inspiré par la charité vraie, tend à la collaboration des classes et à l'universelle réconciliation.

« Les communistes respectent toutes les convictions privées et la Constitution de l'U. R. S. S. (art. 124) garantit la liberté de conscience et de culte. Les communistes, prétend encore Thorez, ne veulent employer dans la propagande de leurs conceptions que des armes purement et exclusivement idéologiques (!). » Mais il n'a pas soufflé mot des persécutions atroces où les communistes ont employé et continuent d'employer pour leur propagande camps de déportation et mitrailleuses. Surtout il a omis d'expliquer que dans la société marxiste la liberté de l'homme privé de la conscience individuelle, ne peut pas avoir plus de réalité que la liberté du travailleur dans un monde capitaliste. De celle-ci Marx avec raison disait qu'elle était une hypocrisie, « la liberté qu'a le capital d'écraser le

---

(1) Rappelons que dans le décret du Saint-Office qui condamnait la revue *Terre nouvelle* (23 juillet 1936) une mise en garde était prononcée « contre tous les livres, journaux, revues et autres écrits qui prêchent insidieusement (en particulier sous le prétexte de coopérer amicalement à des œuvres de charité) la collaboration des catholiques avec les adhérents du communisme ».

(1) *Le dialogue catholique-communiste est-il possible?* (Grasset).

travailleur ». *A fortiori* le catholique peut-il dire de la liberté que lui promet M. Thorez : Double hypocrisie : c'est celle qu'a l'Etat sans-Dieu d'écraser l'homme religieux.

Enfin, M. Thorez a entonné le couplet rituel de l'antifascisme et de la défense des catholiques persécutés par Hitler et Franco. Mais il a omis de dire ce qu'il avait fait pour ceux qui sont persécutés par Staline, et que les intellectuels du parti avaient salué l'incendie des églises et le massacre des prêtres en Espagne comme un geste de libération (J. Cassou, *Vu*, 29. 8. 36, et *Europe*, 15. 1. 37).

Après cela, M. Thorez peut bien appeler les catholiques à « une entente possible dans l'ordre de la charité comprise au sens large d'amour du prochain ». Mais l'amour du prochain ne peut unir que là où il y a vérité. Là au contraire où la charité peut signifier, selon l'intérêt du moment, entr'aide ou persécution, là règne le mensonge. Dans cet ordre — ou plutôt dans ce désordre, — comment l' « entente » serait-elle possible ?

En face de cette charité frelatée, l'attitude du catholique, fondée sur la charité authentique, est facile à définir et à garder :

1. Refuser cette main tendue tant que le silence des chefs communistes sur des points aussi essentiels, ou leurs réponses insuffisantes, feront craindre qu'ils appellent à la *famine* plutôt qu'au *pain*, à la *guerre* plutôt qu'à la *paix*, à l'*esclavage* plutôt qu'à la *liberté*, bref à la *haine* plutôt qu'à l'*amour*.

2. Se grouper dans les rangs des organisations professionnelles chrétiennes : C. F. T. C., J. O. C., J. A. C., U. S. I. C., etc., et d'une manière générale sous le drapeau de l'Action catholique. Seuls les chefs de ces organisations pourront, s'il y a lieu, *s'entendre*, sans risque d'équivoque, avec les organisations communistes ou syndicalistes, pour promouvoir une juste réforme de notre état social.

3. Enfin, après avoir refusé la main tendue des chefs communistes, garder en toute charité la main tendue à l'homme de bonne foi qu'il peut souvent rencontrer parmi leurs troupes. Que le catholique aide cet homme à « faire la vérité » dans sa vie et dans son intelligence ! Faisant rayonner en lui-même la charité du Christ, qu'il l'invite par son exemple à répudier l'envie et la duplicité. Alors le communiste comprendra que l'injustice, et la haine sont de mauvais outils pour établir le règne de la justice et de l'amour, et il s'apercevra que le catholique n'a pas attendu l'appel de Staline-Thorez, daté du 17 avril 1936 ou du 26 octobre 1937, pour « sauver des pauvres innocents, des enfants, des femmes, des malades, des déshérités ».

« Lorsque montent les flammes de l'incendie, s'inquiète-t-on de l'opinion de celui qui fait la chaîne ? » conclut triomphalement Thorez. « Non, assurément, répondra le catholique. Mais on s'inquiète de savoir si le seau que l'on reçoit et que l'on passe contient de l'eau pure... ou de l'essence ! Car il ne manque pas aujourd'hui d'incendiaires pour crier au feu et y verser de l'huile par-dessus le marché. En pareil cas, qui passe un seau sans en vérifier le contenu se fait complice de leur crime... Bien plus, ne fait pas tout son devoir celui qui n'éveille pas la même inquiétude chez son voisin. Car c'est seulement en remontant ainsi la chaîne de proche en proche jusqu'à la source qu'on pourra reconnaître et démasquer ceux dont la *dialectique mensongère* appelle le pétrole eau et la haine charité. » Quand le masque dialectique leur sera arraché — et chacun à son rang peut y concourir, — l'incendie dévorant qui menace la société sera déjà à moitié éteint.

Documentation sur le communisme

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'avons pas la prétention de donner ici une bibliographie complète des ouvrages parus sur le communisme.

Mais nous pensons rendre service à nos lecteurs en leur dressant sur cette question importante une liste d'ouvrages destinés à lutter contre le communisme, à préciser ses affirmations spécieuses et à réfuter ses erreurs fondamentales.

La plupart des ouvrages mentionnés ont été publiés en 1936 et 1937.

Ancel (A.) : *Dogme et morale communistes. Les communistes nous tendent la main, que faire ?* (18 × 12 cm. de 92 pages, 2 francs. F. N. C.)

L'auteur expose la vraie doctrine du « matérialisme dialectique » professé par le communisme et les contradictions foncières du système avec toute religion révélée.

Ancel (Abbé A.) : *La philosophie religieuse du parti communiste.* (1 fr. 75, Lyon.)

Résumé de la doctrine communiste, spécialement de sa critique de la religion. Cette analyse destinée aux conférenciers et militants catholiques esquisse comment doit être comprise et menée la réfutation du communisme.

Bardoux (Jacques) : *Ni communiste ni hitlérienne : la France de demain. Un plan.* (In-8° de 105 pages ; franco, 7 fr. 50. Sirey.)

Crise de l'autorité, crise du régime politique, des réformes s'imposent. Le président de l'Académie des sciences morales et politiques dresse un plan de réforme pour construire la France de demain.

— *Le parti communiste et ses camouflages.* (1 franc. *Revue de Paris.*)

— *Les Soviets contre la France.* (18 × 13 cm. de 48 pages ; 1 fr. 50. Flammarion.)

Un complot est tramé, qui, s'il aboutit, assure l'instauration de la dictature rouge et ouvre nos frontières à l'invasion allemande. Des faits connus de la justice et du gouvernement mais ignorés du public.

— *Staline contre l'Europe. Les preuves du complot communiste.* (1 fr. 95. Flammarion.)

Bénard : *Le communisme... au secours de la famille.* (In-8° de 14 pages ; 1 franc. Fédération nationale catholique.)

Des textes précis réfutant les propositions de ceux qui depuis quelques mois se posent en « défenseurs de la famille ».

Bernoville (Gaëtan) : *La farce de la main tendue.* (19 × 12 cm. de 128 pages ; 12 francs. Grasset.)

Deux parties dans cet ouvrage : l'une concerne l'Espagne, l'autre la France. Toutes deux traitent à fond le même problème : les rapports entre le catholicisme et le communisme.

Il montre clairement l'imprudence et l'erreur des catholiques espagnols et basques ralliés au « Frente popular ». La mise au point, très nette, très vigoureuse, mérite une lecture attentive.

Il prouve aisément que la fameuse politique de « la main tendue » est continuellement démentie par les textes et par les faits, qu'elle est de la part du commu-

nisme une tactique, une duperie dont nous ne devons pas être les ridicules victimes.

Bivort de la Saudée (R. P. de), préface du comte Carton de Wiart : *L'antireligion communiste (1917-1937).* (In-8° de 224 pages ; 12 francs. Spes.)

En lisant cette étude scrupuleusement objective, le lecteur aura une idée juste de l'antireligion du communisme soviétique. L'auteur met en relief les principes qui opposent dans tous les domaines le communisme au catholicisme.

Bourgin (Hubert) : *Socialisme, anarchisme, communisme.* (In-16 de 82 pages ; 2 fr. 50. F. N. C.)

En dix chapitres tout ce qu'il importe de savoir sur la propriété, la production, l'Etat, les idées politiques, l'internationalisme, l'enseignement, la morale et la religion. Il élucide la pensée ou les équivoques du socialisme et de ses deux variétés extrémistes : communisme et anarchisme.

Catry (P.) : *Le fascisme de la libre pensée.* (3 fr. 50. Spes.)

La libre pensée s'est efforcée actuellement de lancer une nouvelle révolution en 1936 sous le signe de « Pain, Paix, Liberté ». La libre pensée ne prétend combattre un fascisme que pour imposer le sien. Ce fascisme qui nous menace sort des Loges, il nous arrive par le Front populaire. De même que la libre pensée avait adopté jadis la démocratie, elle adopte aujourd'hui le communisme.

Chanson (Paul) : *Communisme et corporatisme.* (265 pages. 12 francs. Editions du Cerf.)

L'auteur s'attache à démontrer dans ses quatre chapitres : la sociologie ; la productivité du travail ; le pouvoir d'achat du travail ; les conditions du travail ; que l'Eglise a condamné le régime communiste, mais a préconisé le régime corporatif.

Croizier (R. P.) : *La « liberté chérie » des communistes.* (1 fr. 25. Spes.)

Réponse aux tracts de propagande communiste. Les citations démontrent ce qu'est devenue la liberté sous le régime soviétique.

Delaye (R. P.) : *Pour connaître le communisme.* (19 × 12 cm. de 256 pages ; 7 fr. 50. Editions Spes.)

Ce livre doit être lu par tous ceux qui désirent savoir avec précision en quoi consiste le communisme et de quel danger il nous menace. La première partie est : Un abrégé d'une synthèse communiste ; la seconde : Communisme 1936 ; la troisième : Documents justificatifs.

Doriot (Jacques) : *La France ne sera pas un pays d'esclaves.* (In-8° ; 6 francs. Les Œuvres françaises.)

Le fondateur du parti populaire français, ancien leader du parti communiste, démontre que la formation du Front populaire est une tactique des Soviets soucieux de se ménager en France un gouvernement dont ils soient sûrs.

— *Le « front de la liberté » face au communisme.* (Flammarion.)

Procès du communisme, faillite de l'expérience socialiste en Russie, l'ancien membre du parti communiste donne l'explication de sa vigoureuse campagne et conclut à la nécessité de l'union de tous pour barrer la route à une œuvre qui s'avère néfaste.

— *Toutes les preuves. C'est Moscou qui paye.* (In-18 ; 6 fr. 75. Flammarion.)

C'est Moscou qui paye le parti communiste, qui subventionne ses organisations, sa presse et, en particulier, le journal *L'Humanité.* Le but des Soviets russes est d'enchaîner la France à leur politique extérieure et de l'entraîner dans la guerre possible ou probable contre l'Allemagne hitlérienne.

Ferlé (T.), avant-propos de M. Gustave Gautherot : *Le communisme en France.* (19 × 12 cm. de XII-348 pages ; 18 francs. Bonne Presse.)

Avec la même impartialité que pour son ouvrage *La Ligue des droits de l'homme* (éditions de la Bonne Presse), l'auteur a colligé avec objectivité et exactitude tous les renseignements sur l'historique, les consignes, les organismes variés, l'influence du parti communiste. Aussi complet que précis, ce manuel est indispensable à quiconque veut être au courant de l'organisation, de la force et des chefs du parti communiste en France.

Fessard (G.) : *La main tendue. Le dialogue catholique-communiste est-il possible ?* (19 × 12 cm. de 248 pages ; 16 fr. 50. Grasset.)

Le P. Fessard a étudié de près la doctrine marxiste. Il analyse ici les principes marxistes, les notions de l'homme nouveau, les libertés de conscience et de culte proposées aux catholiques.

Gautherot (Gustave) : *Le monde communiste.* (7 fr. 50. Spes.)

Exposé de la doctrine communiste dans les divers pays du monde.

Hubster (R. P. Paul) : *Le Christ devant la cité communiste.* (172 pages ; 10 francs. Spes.)

Ce volume contient les six conférences du dernier Carême prêché par le R. P. Hubster à la cathédrale de Nancy et publiées sur le désir de Mgr Fleury. Elles sont destinées à tous ceux qui, dans la lutte contre le communisme, veulent faire œuvre de lumière.

Izard (Georges) : *Où va le communisme ?* (17 × 11 cm. de 128 pages ; 9 francs. Grasset.)

Le député de Meurthe-et-Moselle, un des promoteurs du Front social, expose que le communisme combat plus ou moins sournoisement le gouvernement et obéit aux consignes de la politique extérieure préconisée par Moscou pour l'aide à l'U. R. S. S. contre l'Allemagne. L'évolution que poursuit le parti communiste depuis deux ans est expliquée par des textes tirés des publications officielles du parti.

Kologrivof (R. P.) : *Essai d'une Somme catholique contre les sans-Dieu.* (In-8° de 544 pages ; 15 francs. Spes.)

Il s'imposait de publier une contre-partie au *Manuel antireligieux,* édité en 1933 par le Conseil central de l'Union des sans-Dieu militants de l'U. R. S. S., et de mettre entre les mains des prêtres, des directeurs d'œuvres, des laïques aussi, en contact journalier avec les doctrines communistes et athées un recueil simple et clair des solutions apportées par une science authentique aux problèmes posés perpétuellement devant eux. Des Pères de la Compagnie de Jésus ont entrepris cette tâche et c'est le résultat de leur travail collectif qu'ils publient.

Mauriac (François), R. P. Ducattillon, Nicolas Berdiaeff, Alexandre Marc, Denis de Rougemont, Daniel-Rops : *Le communisme et les chrétiens.* (19 × 12 cm. de 266 pages ; 15 francs. Plon.)

Ce volume, deuxième de la collection « Présences »,

cahiers publiés sous la direction de M. Daniel-Rops, contient les chapitres suivants : François Mauriac : Dilemme du chrétien. — R. P. Ducattillon : I. Le matérialisme communiste ; II. La lutte des classes ; III. La conception communiste de la propriété ; IV. Le communisme et la religion. — Alexandre Marc : La main tendue... en U. R. S. S. — Nicolas Berdiaeff : Personne humaine et marxisme. — Denis de Rougemont : Changer la vie ou changer l'homme. — Daniel-Rops : Le sel de la terre.

MILLET (RAYMOND) : *Le communisme ou quoi ?* (In-4° de 126 pages ; 7 fr. 50. Grasset.)

Cette enquête exactement documentée apporte des informations utiles sur quelques-uns des groupements qui se proposent de changer le régime économique et social de la France.

ORMESSON (WLADIMIR D') : *L'Europe en danger. Le communisme, c'est la guerre.* (18 × 13 cm. de 48 pages ; 1 fr. 50. Flammarion.)

Le collaborateur du *Figaro*, bien au courant des questions européennes, veut faire connaître aux Français le péril que le communisme fait courir à leur pays.

RICHAUD (Mgr PAUL) : *Le Pape et le communisme.* (In-12 de 168 pages ; 9 francs. Desclée.)

Ce sont les principes mêmes de la doctrine de Karl Marx qui sont mis au clair à l'occasion de leur condamnation par l'encyclique.

L'auteur a pour but de montrer la contradiction d'attitude qu'impose à tous ses adeptes la loi du matérialisme historique. Cette considération donne à ce commentaire l'allure la plus charitable envers les égarés en même temps qu'elle met en garde tout esprit loyal contre ce qu'il y a de plus révoltant dans le communisme.

La commodité du format, le rappel des principales thèses de la philosophie catholique, leur développement sous une forme très abordable, feront de l'ouvrage de Mgr Richaud un opportun manuel pour les cercles d'études.

Dans une lettre adressée à l'auteur le 15 novembre 1937, Mgr Valerio Valeri, nonce apostolique, écrivait :

« ... Je forme le souhait que cet ouvrage connaisse la plus large diffusion et contribue à répandre les enseignements et les lumières de l'Eglise sur des questions qui, en ce moment, agitent si vivement notre société... »

SCHERER (MARC) : *Communistes et catholiques.* (In-16 de 117 pages ; 5 francs. Editions du Cerf.)

L'auteur montre quelle confusion dans les idées comporterait un apparent et chimérique accord. Car, sous les mots parfois identiques, les notions ne sont pas les mêmes ou se combattent.

VILLAIN (R. P.) : *Le mythe du communisme.* (3 francs ; Spes.)

Le R. P. Villain, s'appuyant sur les œuvres mêmes des grands maîtres du communisme, examine les principes fondamentaux du communisme, son caractère religieux et ses méthodes de propagation. Il suggère des procédés par lesquels on pourrait le combattre victorieusement.

Objectifs 1936-1937. *La lutte contre le communisme. L'ordre corporatif* (22 × 18 cm. de 100 pages ; 4 fr. 50. F. N. C.)

Compte rendu des Journées d'études de la Fédération nationale catholique tenues à Paris les 26 et 27 octobre 1936.

Préface du général de Castelnau. Le vrai visage du communisme marxiste, par M. le chanoine Lallement ; L'organisation nationale et internationale communiste, par M. Georges Coquelle-Viance ; L'ordre corporatif, par M. Georges Coquelle-Viance ; L'ordre corporatif dans l'agriculture, par M. Louis Salleron ; Dans l'industrie, par M. Gaston Tainturier ; Dans l'artisanat, par M. Hubert Ley ; Dans la publicité, par M. Martial Buisson. Conclusions de M. Jean Le Cour Grandmaison.

Le volume se termine par une bibliographie très importante sur le communisme.

Les Français unis contre le communisme. (20 × 13 cm. de 16 pages ; 0 fr. 50. Rassemblement français, U. N. C.)

Brochure préconisant l'union de tous ceux qui, à quelque opinion qu'ils appartiennent, ont dénoncé la bolchevisation de notre pays ou entendent s'y opposer.

Réplique à un « catéchisme » communiste. (19 × 13 cm. de 86 pages ; 1 franc. Durassié, éditeur, Malakoff.)

Cette plaquette s'efforce d'éclairer les bonnes volontés en réfutant brièvement et avec clarté les arguments mis en avant dans une brochure de propagande communiste intitulée *Le parti communiste, sa doctrine et son action. Objections et réponses.*

Une enquête sur le communisme. (In-8° ; 9 francs. Spes.)

Ainsi que son titre l'indique, le volume contient des réponses à une enquête ouverte par l'Action populaire. Cette enquête a été faite dans la région parisienne, l'Ouest, la ville, la campagne et la caserne.

Mon village (févr.-mars 1937). (3 francs ; 14, rue d'Assas.)

Notions sur le communisme. Cet ouvrage abonde en citations du R. P. Delaye ; il est recommandé aux cercles d'études.

L. MEYER.

ÉPHÉMÉRIDES

Mercredi 13 octobre 1937.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le gouvernement adresse à l'ambassadeur belge à Berlin une lettre par laquelle il s'engage à respecter l'inviolabilité et l'intégrité de la Belgique.

BRÉSIL. — *Coritiba :* Mort de Mgr Jean-François Braga, né à Pelotas le 24. 8. 68, premier archev. de Coritiba, 10. 5. 26, démiss. et transféré à l'archev. tit. de Soteropolis, 22. 6. 35.

CHINE. — Les troupes japonaises occupent Kouei-Sui, capitale de la province du Sui-Yuan.

GRANDE-BRETAGNE. — *North Islington :* Le Dr L. Haden Quest, travailliste, est élu député par 13 523 voix contre 12 227 à sir Wilfred Sugden, conservateur, en remplacement du colonel A. W. Goodman, conservateur, décédé.

Jeudi 14 octobre.

SAINT-SIÈGE. — A Castel Gandolfo, le Dr Constantin Herdocia, ambass. du Nicaragua, présente ses lettres de créance à S. S. Pie XI.

FRANCE. — D. (min. Défense nat.) relatif à l'organisat. militaire du Maroc en temps de paix (*J. O.*, 17. 10. 37).
— *Paris :* Signat. d'un traité d'amitié entre la Tchécoslovaquie et l'Afghanistan. — Congrès internat. du thermalisme et du climatisme (14-16 octobre). — Premier Congrès internat. de radiesthésie biologique (14-16 octobre).

ESPAGNE. — Le général Castro Girona est nommé chef de tous les services de frontières en Espagne nationaliste.

ETATS-UNIS. — *Denver :* M. William Green est réélu à

l'unanimité, pour la treizième fois, président de la Fédération américaine du travail.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* M. Milan Stoyadinovitch, président du Conseil de Yougoslavie, discute avec MM. A. Eden et Neville Chamberlain de la situation internationale et expose le but et les raisons de la signat. du traité italo-yougoslave (14-15 octobre).

ITALIE. — *Rome :* Au Comité corporatif central, M. B. Mussolini donne des directives pour réaliser progressivement les plans autarchiques dans le domaine minier et sidérurgique. — 20 communistes, dont 3 contumaces, accusés d'avoir constitué à Bologne une cellule reliée à une centrale étrangère, sont condamnés par le tribunal spécial à des peines allant de dix-huit mois à dix-huit ans de réclusion.

PALESTINE. — Des inconnus font sauter un train à Kalkilieh (3 morts) et attaquent un autocar près de Jérusalem (un mort et 6 blessés).

Vendredi 15 octobre.

GRANDE-BRETAGNE. — *Llandudno :* Au cours d'une réunion organisée par le Conseil conservateur du Pays de Galles, M. A. Eden prononce un discours où il déclare que la non-intervention en Espagne doit être maintenue, que les intérêts impériaux en Méditerranée seront défendus, que l'Angleterre coopérera à la Conférence des 9 puissances relative au conflit sino-japonais et conclut à la nécessité d'un réarmement britannique.

NICARAGUA. — *Managua :* Le gouvernement adresse au Secrétariat S. D. N. deux notes signalant la persécution impitoyable dont sont l'objet la personne et les biens des Nicaraguayens résidant au Honduras et annulant unilatéralement la sentence arbitrale rendue par le roi d'Espagne le 25. 12. 1906 en faveur du Honduras au sujet d'une question frontalière (le Nicaragua vient d'émettre un timbre-poste englobant dans ses frontières la fraction de territoire concédée en 1906 au Honduras).

PALESTINE. — *Jérusalem :* Le grand mufti Hadji Amin Al Husseini quitte la mosquée d'Omar, où il s'était réfugié le 1er octobre, pour s'enfuir en Syrie.

RUSSIE. — *Moscou :* Le Comité central exécutif destitue M. M. L. Roukhimovitch, commissaire du peuple à l'industrie de la défense, qui est remplacé par M. Mikail Kazanovitch.

Samedi 16 octobre.

FRANCE. — Décrets (min. Aff. étr.) nommant M. Paul Bargeton ambass. à Bruxelles, en remplacement de M. Jules Laroche, admis à la retraite, et nommant M. René Massigli directeur des affaires politiques et commerciales (*J. O.*, 17. 10. 37).

— *Paris :* Signat. d'une nouvelle convention commerciale franco-estonienne.

BELGIQUE. — *Bruxelles :* Premier Congrès du Bloc catholique belge (16-17 octobre), réunissant les délégués du parti catholique social et du Katholieke Vlaamsche Volkspartij ; résolutions sur le statut du Bloc catholique belge, l'organisation professionnelle, les rapports du Bloc catholique avec les parlementaires, la santé publique et la réforme de l'Etat.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Au Comité de non-intervention en Espagne, la France et l'Angleterre demandent le retrait progressif et simultané des volontaires d'Espagne.

Dimanche 17 octobre.

FRANCE. — Scrutin de ballottage pour 472 conseillers généraux et 726 conseillers d'arrondissement ; au total, les S. F. I. O. gagnent 71 Conseils généraux et 84 Conseils d'arrondissement et les communistes 31 Conseils généraux et 43 Conseils d'arrondissement, au détriment des radicaux et des républicains de gauche.

BRÉSIL. — *Rio de Janeiro :* Le Comité de Salut public décide que quiconque serait désormais reconnu coupable d'activité communiste pourrait être immédiatement mis en état d'arrestation.

— *Sao Carlos do Pinhal :* Mort de Mgr Joseph Marcondes Homem De Mello, né à Pindamonhangaba le 13. 9. 60, évêque de Sao Carlos do Pinhal, 9. 8. 1908.

CHINE. — Les troupes japonaises occupent Pao-Fou-Chen, Chin-Keou-Kouan et Shin-Teh-Fou.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Visite officielle du général Milch, secrét. Etat à l'aviation allemande (17-25 octobre).

ITALIE. — *Subiaco :* Le Rme Don Emanuele Caronti est élu Abbé général de la Congrégation cassinienne de la primitive observance.

LIBYE. — *Tripoli :* Les notables musulmans envoient à M. B. Mussolini un message affirmant leur solidarité avec les Arabes de Palestine.

PARAGUAY. — *Assomption :* Arrestat. de plusieurs officiers sous l'accusation de complot contre la sûreté de l'Etat.

RUSSIE. — *Moscou :* M. Weitzer, commissaire du peuple au commerce intérieur de l'U. R. S. S., est destitué et remplacé par M. Smirnov.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — *Teplitz-Sanov :* Bagarre entre des membres du parti des Allemands des Sudètes et la police à l'occasion d'une tentative de manifestation dans la rue ; arrestation du député Herman Franck, second de Henlein ; la presse allemande amorce à ce sujet une nouvelle campagne contre la Tchécoslovaquie.

Lundi 18 octobre.

FRANCE. — *Reims :* Consécration par S. Em. le card. Suhard de la cathédrale Notre-Dame, reconstruite et restaurée.

BELGIQUE. — *Liége :* Mort de Charles Magnette, né à Virton en 1863, avocat, député, puis sénat. de Liége ; grand-maître de la Franc-Maçonnerie ; en 1914, il proteste auprès des Loges allemandes contre la violation de la Belgique et les méthodes de guerre allemandes ; incarcéré, 1916-17, président du Sénat, 1928-32, ministre d'Etat, 1932, se retira de la vie politique en 1934.

CHINE. — Les troupes nippones entrent dans le Ho-Nan.

RUSSIE. — *Moscou :* M. Iakov Dimitriev, prés. du haut tribunal des Soviets, est nommé commissaire du peuple à la Justice de la R. S. F. S. R., en remplacement de M. V. A. Antonov Ovseenko, chargé de ces fonctions depuis le 15. 9. 37.

Mardi 19 octobre.

FRANCE. — *Paris :* Le Conseil des ministres décide d'accorder un supplément annuel de 1 380 millions aux fonctionnaires et retraités, mais le cartel des services publics déclare cette proposition inacceptable.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le gouvernement charge les « gauleiter » (chefs provinciaux nationalsocialistes) de prendre les dispositions qui leur paraîtront les meilleures pour liquider définitivement la question juive.

— *Fribourg-en-Brisgau :* Mort de Hermann Herder, né à Fribourg le 14. 11. 64, directeur de la maison d'éditions Herder et Cie depuis 1888, fondée par son grand-père en 1801 et dirigée par son père de 1839 à 1888 ; fit construire le nouveau siège de la maison d'éditions, fonda nombre de librairies en Allemagne et de nouvelles maisons à Berlin, Rome, Barcelone et Tokio ; imprima le *Lexicon für theologie und Kirche*, le *Staatslexicon*, *Der Grosse Herder*, de nombreux ouvrages en latin, comme le *Concilium Tridentinum*, des manuels de philosophie et de théologie, *l'Histoire des Papes* de Pastor, traduite en plusieurs langues, *l'Histoire Sainte*, répandue en 60 langues, *la Vie de Jésus* de M. Willam traduite en dix langues ; le Dr Theophil Herder-Dorniech prend la direction de la maison d'éditions.

ESPAGNE. — Les troupes nationalistes occupent Villaviciosa.

GRANDE-BRETAGNE. — *Cambridge :* Mort de Lord Ernest Rutherford, né à Nelson (Nouvelle-Zélande) le 30. 8. 71, prof. de physique expérimentale, prof. de sciences naturelles à la Royal Institution, prix de l'Acad. des sciences de Turin, 1908, prix Nobel de chimie, 1908, président de la Royal Society, 1925-30, fellow de Trinity College depuis 1919, membre de l'Académie pontificale ; auteur de nombreuses publications sur la conduction de l'électricité à travers les gaz et sur la radio-activité.

— *Londres :* Au Comité de non-intervention, les propositions françaises sont repoussées directement par l'U. R. S. S. affirmant que le plan français permet la continuation de l'intervention déguisée, et indirectement par l'Italie, l'Allemagne et le Portugal, qui veulent s'en tenir au projet britannique présenté le 14. 7. 37.

ITALIE. — *Rome :* Le gouvernement décide un impôt

extraordinaire de 10 % sur le capital des sociétés par actions.

LUXEMBOURG. — *Luxembourg :* La grande-duchesse Charlotte accepte la démission du cabinet Joseph Bech, offerte le 10 juin.

NORVÈGE. — Elections municipales dans l'ensemble du pays ; léger progrès du parti ouvrier au détriment des indépendants ; déroute des communistes.

PALESTINE. — *Jérusalem :* Pour endiguer la vague d'attentats déferlant sur le pays, les autorités britanniques décident de faire sauter autant de maisons qu'il y aura d'armes volées dans les villages.

PÉROU. — *Trujillo :* Mort de Mgr Charlès Garcia Irigoyen, né à Lima le 6. 11. 57, secrét. des relations extérieures du Pérou, membre de l'Institut historique du Pérou, chanoine, directeur de la *Revista Catolica*, collab. de *El bien social*, fondateur et directeur de *El Amigo del Clero*, prélat de Sa Sainteté, 1909, élu év. de Trujillo, 21. 3. 10.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — *Trencianské-Teplicz :* Clôture de la Xe session du Conseil économique de la Petite Entente (11-19 octobre).

TURQUIE. — *Ankara :* Le général Jean Metaxas, premier ministre grec, confère avec M. Kemal Ataturk et Rustu Aras (19-21 octobre).

Mercredi 20 octobre.

FRANCE. — *Bourges :* XIIIe Congrès national du recrutement sacerdotal (20-24 octobre), sous la présid. de Mgr Fillon ; thème général : l'Action catholique et le recrutement sacerdotal.

— *Verdun :* Sacre de Mgr Frédéric-Félix Rœder, év. de Beauvais, par Mgr Ginisty, assisté de NN. SS. Fleury et Martin.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Décret de M. B. Rust, min. de l'Education nationale, portant dissolution de l'Association des institutrices catholiques allemandes. — Le Dr Vojtech Mastny, ambass. de Tchécoslovaquie, proteste contre la campagne de la presse allemande relative aux incidents de Teplitz du 17 octobre ; le baron von Neurath juge cette protestation déplacée.

ARGENTINE. — *Buenos-Ayres :* Les collèges électoraux désignent M. Roberto Ortiz comme président de la République pour la période 1938-44, et M. Cantillo comme vice-président.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Au Comité de non-intervention l'Italie accepte l'envoi en Espagne d'une Commission internat. pour évaluer le nombre des volontaires, le retrait immédiat et symbolique d'un certain nombre d'entre eux, la discussion sur la manière et le moment les plus favorables de reconnaître la belligérance aux deux partis.

SUISSE. — *Fribourg :* Mort de l'abbé Joseph Pauchard, né à Boesingen le 14. 4. 73, directeur de la *Freiburger Nachrichten* et du *Berner Nachrichten*, fondateur et président de la *Katholische Presse Agentur* (Kipa), membre des associations internat. de presse catholique.

Jeudi 21 octobre.

CANADA. — *Nicolet :* Mort de Mgr Joseph-Simon-Hermann Brunault, né à Saint-David d'Yamaska le 10. 1. 57, év. de Nicolet, 28. 1. 1904.

DANTZIG. — Le préfet de police ordonne la dissolution du parti catholique du Centre ainsi que de toutes les associations cath. affiliées à ce parti, par suite de la « découverte, au domicile du leader centriste, M. Kurowski, de documents prouvant que le parti catholique recevait des instructions de l'étranger ».

ESPAGNE. — *Gijon :* Capitulation de la ville.

Vendredi 22 octobre.

FRANCE. — *Paris :* Le parti communiste adresse au parti socialiste une proposition d'action commune à l'occasion du drame des Asturies.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Visite de M. R. Holsti, min. des Aff. étr. de Finlande (22-23 octobre) ; il confère avec le baron von Neurath.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* A l'occasion de la prorogation du Parlement, discours du trône devant les deux Chambres assemblées.

ITALIE. — *Rome :* M. Joachim von Ribbentrop, ambass d'Allemagne à Londres, confère avec M. B. Mussolini, le comte G. Ciano, A. Starace, Dino Alfieri (22-24 octobre).

MAROC FRANÇAIS. — *Khémisset :* Incidents graves provoqués par des étudiants de Fez ; 75 arrestations.

YOUGOSLAVIE. — *Zagreb :* Conférence annuelle de l'épiscopat catholique (22-28 octobre) ; s'occupe de la question du Concordat.

Samedi 23 octobre.

SAINT-SIÈGE. — Mgr Celso Costantini, secrét. de la Propagande, adresse au monde catholique un message radiodiffusé pour la Journée missionnaire mondiale du 24 octobre (cf. *D. C.*, t. 38, col. 525).

FRANCE. — *Marseille :* Intronisation de Mgr Jean Delay.

— *Paris :* Journées d'études de la Fédération nationale catholique (23-24 octobre), sous la présid. du général de Castelnau ; étudie le problème paysan et la question des loisirs.

BULGARIE. — *Varna :* Mort de Mgr Siméon, né à Bourgas en 1840, archev. orthodoxe de Varna depuis soixante-cinq ans, prit part aux luttes pour l'Eglise bulgare indépendante.

EGYPTE. — *Le Caire :* Troubles provoqués par des étudiants antigouvernementaux ; 70 blessés.

EQUATEUR. — *Quito :* Coup d'Etat fomenté par le général Alberto Enriquez, min. de la Guerre ; le président Federico Paez est destitué et le général Enriquez lui succède.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Congrès en faveur de la paix internationale réunissant plus de 700 délégués.

— *Portsmouth :* Mort de l'amiral Sir Edward Francis Benedict Charlton, né à Newcastle le 21. 3. 65, président de la Commission navale des alliés à la Commission de l'armistice et de la Commission de contrôle interalliée à Berlin, 1920-23, premier président du Conseil internat. de l'*Apostolatus Maris*, 1931-34.

HONGRIE. — *Babolna :* Le chancelier d'Autriche, M. Schuschnigg, s'entretient avec le Dr Kalman de Daranyi.

JAPON. — *Tokio :* Démission de M. Eiji Yashi, min. de l'Instr. publ., pour raison de santé ; il est remplacé par le marquis Koichi-Kido.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — *Prague :* Le min. de l'Intérieur interdit toutes réunions politiques.

Dimanche 24 octobre.

SAINT-SIÈGE. — Journée mondiale des Missions.

FRANCE. — *Bruay-en-Artois :* Inaugurat. d'un monument à Roger Salengro ; discours de M. L. Blum.

— *Châteauroux :* Au Ve Congrès de la Fédération radicale-socialiste du Centre et de l'Ouest, M. C. Chautemps se prononce pour l'ordre, le travail et la discipline, mais aussi pour le maintien de la majorité actuelle.

— *Mende :* Intronisation de Mgr François-Louis Auvity.

— *Paris :* Ve Congrès internat. de musique religieuse contemporaine (24-27 octobre). — IIe Congrès scientifique internat. de l'alimentation (24-28 octobre), sous la présidence de M. André Mayer, prof. au Collège de France. — Mort d'Alfred Mortier, poète-dramaturge et essayiste, né à Bade en 1865 ; auteur de *La vaine aventure*, 1894 ; *La fille d'Artaban*, 1896 ; *Le temple sans idoles*, 1909 ; *Marius vaincu*, 1909 ; *Sylla*, 1914 ; *Penthélisée*, 1924 ; *Le souffleur de bulles*, 1929 ; *Le divin Arétin*, 1931, etc.

— *Soissons :* La cathédrale est rendue au culte.

ARGENTINE. — *Buenos-Ayres :* Décret du min. de la Marine proclamant la Sainte Vierge patronne de toute la marine nationale sous le titre de *Stella Maris*.

ESPAGNE. — Au large de Barcelone, le cargo français *Oued-Mellah* est coulé par deux avions inconnus ; l'équipage est sauvé.

GRANDE-BRETAGNE. — *Croydon :* Atterrissage de l'aviatrice néo-zélandaise miss Jean Batten, qui bat le record Australie-Angleterre par 5 jours, 18 heures, 15 minutes.

INDE. — Assassinat du Sawbawa (prince) du Kengtung, un des Etats du sud de la Birmanie.

SYRIE. — Elections législatives dans le Liban (24-25 octobre) ; majorité considérable en faveur du gouvernement.

Lundi 25 octobre.

FRANCE. — *Paris :* LIVe Congrès des jurisconsultes catholiques (25-27 octobre) ; thème général : le marxisme et les libertés publiques. — Séance publique annuelle de l'Institut de France.

BELGIQUE. — *Bruxelles* : Démission du cabinet Paul van Zeeland.

BRÉSIL. — *Rio de Janeiro* : Décret ordonnant la dissolution des Loges maçonniques sur tout le territoire.

ESPAGNE. — *Fornells* (île Minorque) : Un hydravion inconnu jette deux bombes sur le chasseur français *91*, bâtiment de la Compagnie Air-France, qui coule ; le gouvernement français envoie un croiseur à Minorque.

ÉTATS-UNIS. — *Richmond* : Mort du prince russe Serge Volkonsky, âgé de 74 ans, historien et théoricien du théâtre, directeur du théâtre impérial de Pétrograd, vint à Paris après la Révolution de 1917, directeur de l'Académie de musique russe.

LETTONIE. — *Riga* : M. R. Holsti, min. des Aff. étr. de Finlande, confère avec M. V. Munters (25-27 octobre).

MAROC FRANÇAIS. — Arrestation à Fez, Rabat et Casablanca, de quatre chefs du parti national pour la réalisation des réformes au Maroc.

— *Port-Lyautey* : Henri Guillaumet, pilotant le *Lieutenant-de-Vaisseau-Paris*, accompagné de cinq membres d'équipage, bat le record mondial des hydravions par 5 780 kilomètres ; il amerrit à Maceio (Brésil).

TURQUIE. — *Ankara* : M. Djelal Bayar forme le nouveau cabinet.

Mardi 26 octobre.

FRANCE. — *Lyon* : Au procès en diffamation intenté par le duc Pozzo di Borgo au colonel de La Rocque, M. André Tardieu maintient qu'il a remis des fonds secrets à M. de La Rocque ; protestation de celui-ci.

— *Paris* : A la Conférence d'information des cadres des cinq régions parisiennes, salle de la Mutualité, M. Maurice Thorez expose la politique communiste envers les catholiques et précise la portée de la formule : la main tendue aux catholiques. — Mort du vice-amiral Léon-Auguste Isidore Le Dô, né le 5. 3. 74.

CHINE. — Les troupes chinoises évacuent Chapei, Kiang-Ouan et Tazang.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres* : Ouverture solennelle de la nouvelle session parlementaire ; le roi George VI demande au Parlement d'assurer le bien-être du peuple et la paix du monde.

ITALIE. — *Rome* : La *Gazzetta Ufficiale* publie le décret du 29. 5. 37 instituant la semaine de quarante heures dans tout le royaume ; certaines exceptions sont prévues pour les usines ayant un caractère militaire ou d'intérêt national.

POLOGNE. — *Varsovie* : Visite de M. Guido Schmidt, min. des Aff. étr. d'Autriche, qui confère avec les chefs de l'Etat (26-28 octobre). — Signat. d'un accord culturel polono-autrichien.

SYRIE. — *Beyrouth* : Mort de Mgr Nonce-Avedis-Pierre XIV Arpiarian, né à Eghin le 12. 4. 56, élu patriarche arménien de Cilicie, 9. 10. 31, confirmé par le Pape, 16. 10. 31.

Mercredi 27 octobre.

FRANCE. — *Paris* : Réponse du parti socialiste à la proposition d'action commune faite le 22 octobre par le parti communiste à l'occasion du drame des Asturies ; il réprouve les critiques que lui adresse le parti communiste. — Sept membres du Comité de la Ligue des Droits de l'Homme donnent leur démission en raison de l'attitude de compromission prise par la Ligue à l'égard du Front populaire et du gouvernement Blum, ainsi que vis-à-vis des procès de Moscou.

ALLEMAGNE. — *Berlin* : M. Théodor Wolff, anc. rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*, ainsi que 66 autres personnalités, sont déclarés déchus de la nationalité allemande.

BELGIQUE. — *Bruxelles* : Mort du poète Franz Folie (pseudonyme Franz Ansel), né à Liége en 1874.

JAPON. — *Tokio* : Le gouvernement refuse de participer à la Conférence des 9 Puissances qui se tiendra à Bruxelles.

MAROC FRANÇAIS. — *Port-Lyautey* : Manifestation de jeunes Marocains protestant contre l'arrestation des meneurs du mouvement séparatiste ; collision avec la police ; 4 tués, plus de 20 blessés, 60 arrestations.

Jeudi 28 octobre.

FRANCE. — *Lille* : XXXIVe Congrès du parti radical et rad.-soc. (28-31 octobre) ; appui au ministère Chautemps et au Rassemblement populaire, équilibre du budget, développement de la production nationale, refoulement des étrangers indésirables, répression contre les agitateurs en Afrique du Nord, efforts en vue d'empêcher le drame espagnol de s'étendre ; l'hypothèse d'une redistribution des mandats coloniaux est inacceptable.

— *Lyon* : Intronisation de S. Exc. Mgr Pierre Gerlier, archev. de Lyon et Vienne, primat des Gaules.

— *Paris* : Sacre de Mgr Charles Gounot, des Prêtres de la Mission, nommé archev. tit. de Marcianopolis et coadjuteur de Mgr Lemaître, archev. de Carthage, par S. Em. le card. Verdier, assisté de NN. SS. Roques et Durand.

ESPAGNE. — *Palma de Majorque* : Le vice-amiral Francesco Moreno Fernandez prend le commandement suprême des forces maritimes de l'île de Majorque, qui devient l'unique base navale du gouvernement nationaliste ; il décrète le blocus des côtes gouvernementales.

ITALIE. — *Rome* : Fêtes du 15e anniversaire de la marche sur Rome ; discours de M. B. Mussolini qui place l'an XVI de l'ère fasciste sous le signe de la vraie paix qui exige l'élimination du bolchevisme hors d'Europe, à commencer par l'Espagne, et la restitution de colonies africaines à l'Allemagne.

MONGOLIKOUO (Mongolie intérieure). — Fondation de ce nouvel Etat, avec Kouei-Houa comme capitale ; il englobe la province de Sui-Yuan et la partie Nord de celle du Tchahar ; le prince Teh-Ouan en est le chef.

PALESTINE. — *Jérusalem* : Démission de Sir Arthur Wauchope, haut commissaire de Grande-Bretagne en Palestine, pour raison de santé.

SUÈDE. — *Stockholm* : Le prix Nobel de médecine est décerné au prof. hongrois Albert de Szent-Gyoergyi, prof. à l'Univ. de Szeged, directeur de l'Institut médical chimique de Szeged, 1930.

TURQUIE. — *Ankara* : M. Georges Tataresco, prés. du Conseil de Roumanie, s'entretient avec les hommes d'Etat turcs (28-30 octobre) ; ils examinent la situation en Europe et en Méditerranée orientales sous l'angle des événements d'Espagne.

Vendredi 29 octobre.

FRANCE. — *Paris* : La Commission exécutive de l'Intersyndicale des services publics de la région parisienne décide la grève pour le 4 novembre. — Congrès de l'Union anarchiste (29 oct.-1er nov.)

ALLEMAGNE. — *Berlin* : Le gouvernement décline l'invitation de la Belgique de participer à la Conférence des 9 Puissances qui s'occupera du conflit sino-japonais.

— *Münster* : L'association des jeunes hommes catholiques du diocèse et toutes ses organisations affiliées sont dissoutes.

AUTRICHE. — *Vienne* : Entente de l'Eglise et de l'Etat sur la question de l'organisation des Jeunesses patriotiques et des Jeunesses catholiques.

HONGRIE. — *Nyiregyhaza* : Mort de Mgr Etienne Miklosy, de rite byzantin, év. de Hajdudorog, 23. 6. 13, c'est le premier évêque, sénateur.

ITALIE. — M. B. Mussolini inaugure Aprilia, la quatrième ville construite sur l'emplacement des marais pontins.

PÉROU. — *Lima* : Démission du Cabinet et formation du ministère Ernesto Montagne.

RUSSIE. — *Moscou* : M. M. A. Tchernov, commissaire du peuple à l'Agriculture, est relevé de ses fonctions et remplacé par M. Eikhe.

Samedi 30 octobre.

SAINT-SIÈGE. — S. S. Pie XI quitte sa résidence de Castel-Gandolfo pour rentrer au Vatican.

FRANCE. — *Paris* : IXes Journées nationales des Scouts de France (30 octobre-1er novembre) ; étudie la vie de plein air au point de vue de l'éducation. — Mort d'Elie Faure, né à Sainte-Foy-la-Grande, âgé de 64 ans, docteur en médecine, collab. à *l'Aurore* ; auteur de *L'art antique*, 1909 ; *L'art médiéval*, 1911 ; *Les constructeurs*, 1914 ; *La conquête*, 1917 ; *La roue*, 1919 ; *L'art et le peuple*, 1920 ; *La danse sur le feu et l'eau*, 1920 ; *Napoléon*, 1921 ; *Histoire de l'art*, 4 vol., 1921 ; *Montaigne et ses trois premiers-nés*, 1926, etc.

ESPAGNE. — Le gouvernement de Frente popular quitte Valence pour Barcelone. — Au large de Gerona, deux avions nationalistes coulent le vapeur anglais *Jean-Weems*.

ITALIE. — *Rome :* Le gouvernement met en congé illimité M. Vittorio Cerruti, ambass. à Paris depuis le 28. 8. 35.

ROUMANIE. — *Bucarest :* Le général Stefan Ionesco est nommé chef du grand état-major, en remplacement du général Sichitiu, admis à la retraite.

SYRIE. — *Beyrouth :* Constitution du nouveau cabinet libanais sous la présid. de M. Khaireddine-Ahdab.

Dimanche 31 octobre.

FRANCE. — *Paris :* Mort du vice-amiral Paul-Louis Jaurès, frère de Jean Jaurès, ancien député de Paris, 1924-28, du groupe républicain socialiste et socialiste français.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Mort du Rev. Hugh Richard Lawrie Sheppard, né en 1880, recteur de l'Univ. écossaise de Glasgow, 23. 10. 37 ; auteur de *Two Days Before*, 1924 ; *The Human Parson*, 1924 ; *The Impatience of a Parson*, 1927 ; *My Hopes and Fears for the Church*, 1930.

ITALIE. — M. B. Mussolini inaugure Guidonia, « la ville de l'air ».

POLOGNE. — *Varsovie :* Xe Congrès missiologique national des étudiants polonais (31 oct.-2 nov.) ; études sur le bouddhisme, sur le danger communiste dans les pays de Missions.

Lundi 1er novembre.

CHINE. — Les troupes japonaises franchissent la rivière de Sou-Tchéou.

GRANDE-BRETAGNE. — Élections municipales dans l'Angleterre et le Pays de Galles ; à Londres, les travaillistes gagnent 52 sièges aux dépens des conservateurs ; en province, les travaillistes en gagnent 34 et les conservateurs 9 au détriment des libéraux et des indépendants.

— *Londres :* A la Chambre des Communes, M. A. Eden fait un exposé de la politique extérieure de l'Angleterre : revendications coloniales allemandes, guerre civile en Espagne, conflit sino-japonais, et déclare que l'Angleterre défendra ses intérêts vitaux, remplira ses obligations internationales ; offre la coopération à tous, mais n'accepte d'ordres de personne.

ITALIE. — *Rome :* Visite du roi Georges II de Grèce (1er-3 novembre).

MEXIQUE. — *Guanajuato :* Congrès des partis politiques de gauche d'Amérique latine (1er-6 novembre), dont le but est d'établir un pacte entre les peuples d'Amérique latine pour la défense commune contre tout péril impérialiste ; l'inspirateur du Congrès est M. Victor Raul Haya de la Torre, fondateur, en 1923-1924, de l'Apra (association populaire révolutionnaire américaine).

PAYS-BAS. — *Amsterdam :* Sur la demande du procureur du roi à Bruxelles, arrestation de M. Julius Barmat, financier international inculpé de banqueroute frauduleuse et de détournements.

SUISSE. — *Berne :* MM. Silvio Schnell et Théodore Fischer, propagateurs de la brochure *Les Protocoles des Sages de Sion*, sont libérés du chef d'accusation d'infraction à la loi berlinoise sur la répression de la littérature immorale, faute d'éléments constitutifs du délit.

— *Genève :* Conférence pour la répression internat. du terrorisme (1er-16 novembre), sous la présid. du comte Carton de Wiart ; 35 nations sont représentées ; signat. d'une convention concernant l'organisat. de la prévention et de la répression ; d'une convention visant la création d'une Cour pénale internat. et d'un acte final.

YOUGOSLAVIE. — *Novi Gradats :* Violente bagarre au cours d'une réunion tenue par le parti paysan croate et interdite par les autorités ; quatre morts, parmi lesquels le député Martin Messarov ; 8 blessés.

Mardi 2 novembre.

ETATS-UNIS. — *New-York :* Elections municipales ; M. Fiorello H. La Guardia est réélu maire de la ville.

PARAGUAY. — *Conception :* Révolte d'une partie des troupes de la garnison, qui sont rejetées hors de la ville et battent en retraite vers Caida ; l'état de siège est décrété.

SIAM. — *Bangkok :* Signat. d'un traité d'amitié et de commerce nippo-siamois.

BIBLIOGRAPHIE

Guide interprète Larousse français-anglais, English-French, par M. LOUIS CHAFFURIN. — Un vol. 18 × 12 cm. de 112 pages, 2 cartes. Librairie Larousse, Paris. 1937.

Livre utile aux touristes et aux grands élèves de nos écoles qui veulent aller en Angleterre et n'avoir besoin de personne. Il suit les différentes activités touristiques, commerciales. Précis, il appert trop concis au chapitre sur les églises. Au mot « curé », il faudrait ajouter *parish priest :* le sens de *chorister* donné à « enfant de chœur » réduit beaucoup trop le sens du mot français, *altar-boy* vaudrait mieux ; le mot *salut* se rend par *benediction* et non par *evening office*, qui peut signifier tout office du soir. A la page 44, article condiments, « estragon » se traduit par *tArragon* et non *tErragon*.

A part ces menues réserves, de bons résumés de grammaire, d'histoire et de géographie en fin de volume et un jeu d'onglets font de ce guide un livre *handy and up to date.*

J. SWIFT.

Agenda ecclésiastique Mame à l'usage des ecclésiastiques pour 1938. — Un vol. 13 × 9 cm. de 500 pages. Prix : 4 fr. 95. Mame, Tours. 1937.

L'édition pour 1938 de cet agenda ecclésiastique si répandu vient de paraître. Il est, comme toujours, très pratique. Rappelons qu'il ne contient que deux jours par page. C'est le plus pratique des agendas.

Agenda 1938. — Un vol. 12 × 7 cm. de 262 pages. Desclée De Brouwer et Cie, Paris. 1937.

L'édition pour 1938 de l'agenda Desclée de Brouwer et Cie vient de paraître. Sous un volume très réduit il contient une mine de renseignements précieux.

Le prêtre appréciera spécialement le petit fascicule de 64 pages sur la Curie romaine, l'épiscopat français, suisse et belge, et le rituel abrégé pour le ministère pastoral.

J. SWIFT.

Agenda scolaire 1938. — Un vol. 14 × 10 cm. de 176 pages. Prix : 7 francs. Édité par la Jeunesse étudiante chrétienne, 14, rue d'Assas, Paris. 1937.

Cet agenda, destiné spécialement à la Jeunesse étudiante chrétienne, contient un calendrier pour chaque jour, des conseils tout au long des semaines sous forme de brèves pensées ou de consignes ; de courts articles de formation : Pour que ta vie soit belle, la journée, Soigne ton corps, Résolution de début d'année, Formation intellectuelle, etc. Un précieux memento scolaire, chronologie, dates littéraires, géographie, sciences, verbes latins, allemands, anglais. Le tout est illustré de 16 héliogravures brièvement commentées.

LOUIS MEYER.

CONTRE LE COMMUNISME

L'Espoir français (38, *rue de Liége, Paris*) *a publié une série de numéros spéciaux contre le communisme.*

Composés de documents authentiques, illustrés de photographies et de dessins très suggestifs, ces fascicules serviront à faire connaître aux masses ce que S. S. Pie XI a appelé « le premier danger, le plus grand et le plus répandu ».

Nous signalons en particulier :

N° 149 : « Le communisme vu par le communiste André Gide. »

N° 160 : « Histoire de la Révolution espagnole. »

N° 182 : « La bolchevisation de la jeunesse française. »

N° 184 : « Le bluff de l'U. R. S. S. à l'Expo. »

N° 195 : « La bolchevisation des campagnes. »

N° 199 : « La main ? Non... Le poing tendu aux catholiques. »

T. FERLÉ.

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse » (Ste Anme), 5, rue Bayard, Paris-8e. — *Le gérant :* L. VINCENT.